

LES CIVILISATIONS DE L'ÂGE DU FER AU DIAMARÉ (CAMEROUN SEPTENTRIONAL) : DES CULTURES AUX ETHNIES

Fonds Documentaire ORSTOM



010010670

par

Alain MARLIAC* et Olivier LANGLOIS**

Résumé. — Le tableau comparé des cultures archéologiques et des cultures traditionnelles du Diamaré montre la pérennité de certains traits morphotechniques et décoratifs sur l'ensemble du territoire mais ne permet pas d'établir de liens directs entre ethnies et cultures archéologiques. Cependant, le concept d'ethnie reste pertinent pour la saisie comme l'interprétation du matériel exhumé. De plus, c'est le seul moyen d'établir des histoires sur le long terme comme il nous est demandé par les peuples concernés.

Abstract. — **Iron Age Civilizations in Diamaré (Northern Cameroon) : from Archaeological Cultures to Ethnic Groups.** The comparative study of the archaeological cultures and the traditional ones in Diamaré shows the duration of some technomorphic and decoration attributes over the whole of the territory but does not allow the firm establishment of direct linkings between ethnic groupings and archaeological cultures. Nevertheless the ethnic concept remains relevant in archaeology for the grasping and interpretation of excavated material. Moreover, it is the only mean of establishing long term histories which we are asked for by the peoples concerned.

De l'état actuel des connaissances archéologiques sur l'Âge du Fer régional (entre environ 500 AD et les XVII^e-XVIII^e siècles), connaissances essentiellement appuyées sur l'étude de la culture matérielle (A. Marliac, 1982, 1991 ; O. Langlois, 1991 ; M. Delneuf, 1989, pour le Diamaré Central ; N. David et S. McEachern, 1988 ; W. Wahome, 1989, pour les monts Mandara), on pourrait tirer aujourd'hui des conclusions très diverses sinon parfois antagonistes. Ceci provient pour une large part du manque de données (une dizaine de sites sondés dans le Diamaré). Pourtant, il semble aujourd'hui envisageable de brosser un tableau chronoculturel dont il convient de souligner le caractère hypothétique et très probablement sujet à révisions.

En se fondant sur l'analyse de l'ensemble des cultures matérielles exhumées, on peut en effet y discerner : des groupements, mais aussi, au même niveau d'analyse techno-culturelle, des recouvrements d'un groupement à l'autre, des discontinui-

tés, variations, ruptures en même temps que des continuités partielles, depuis les débuts de l'Âge du Fer jusqu'à son chevauchement avec l'histoire. Selon l'échelle ou le niveau de généralité, tel ou tel trait "technologique" traverse les groupements. Compte tenu des limites des corpus et des datations, comme des limites des analyses conduites essentiellement et classiquement en termes de typologie et technologie, comment comprendre cette situation ? En d'autres termes encore, à partir des groupements techno-culturels retenus comme représentatifs de "cultures", l'interprétation des différences de pâtes, des variations de décors ou de formes entre ces groupes, en même temps que l'interprétation des identités, similitudes, ressemblances et dissemblances pour les mêmes traits ou d'autres, peut-elle s'appuyer sur une vision ethnique de ces "cultures" ? Doit-elle au contraire raisonner à un autre niveau : infra-ethnique, supra-ethnique, ou autre, en prenant pour exemple l'analyse de la

* ORSTOM, Kemang Idnah Kav. L2. pl. Kemang Selatan I, Jakarta 12730, Indonesia.

** ORSTOM, Département, Sud, Laboratoire d'Archéologie Tropicale et d'Anthropologie Historique, 32 rue Varagnat, 93143 Bondy Cedex, France. Les figures sont à l'échelle 1/4 sauf mention contraire.

culture (y compris matérielle) des ethnies-groupements traditionnels actuels, analyse dont on sait qu'elle dissout partiellement la notion d'ethnie en tant que groupe en soi, groupe fermé ? Doit-elle alors prendre comme modèle explicatif les groupements infra-ethniques comme les clans, les lignages ou des institutions comme le mariage ? Ou encore doit-elle se référer à la relative autonomie des différentes sphères qui régissent la vie d'une ethnie : le technologique, l'économique, le symbolique, etc. ?

Plus abstraitement, quelle théorie (ou sous-théorie) anthropologique faut-il choisir pour interpréter les exemples généraux cités auparavant ? Ceux-ci sont d'ailleurs déjà des interprétations à partir de positions théoriques, illustrées par exemple, par l'utilisation du mot "culture" dans l'acception particulière d'agrégat cohérent de traits culturels, agrégat récurrent et signifiant. Il n'est, en effet, pas difficile de voir que cette acception recouvre celle du terme "ethnie".

Mais aussi, au-delà de l'intérêt proprement scientifique de nos réflexions, existe la "demande d'histoire", individuelle, sociale ou même étatique qui pour n'être pas souvent argumentée "scientifiquement", y compris par ceux qui devraient le faire, n'en est pas moins présente et exigeante. Cette demande s'exprime à partir de la référence de l'individu à un groupe qui est le plus souvent l'ethnie (1). Nous voilà dès lors, à partir du "vécu ethnohistorique" renvoyés au même problème théorique.

Un exposé général des données archéologiques disponibles et de leur "gestion" en fonction d'une théorie aussi largement répandue que peu explicite, précédera un tableau des cultures matérielles connues dans la même région, tableau dessiné selon les mêmes principes d'analyse. Notre conclusion appuyée sur une réflexion à partir de la situation ethnologique régionale, nous conduira à une position modeste et attentiste sinon conservatrice, car la guerre théorique autour du concept "ethnie" passe, pour le moment du moins, très au-dessus des nécessités de terrain comme des exigences des peuples concernés... Les ethnologues d'ailleurs, recréant ailleurs ce qu'ils brûlent ici, montrent eux-mêmes qu'ils ne peuvent y échapper...

1. LES ATTRIBUTS ARCHÉOLOGIQUES ET LEUR MISE EN SÉQUENCE CHRONOCULTURELLE

Le Diamaré n'est qu'un secteur "archéologique" (2) du bassin du lac Tchad, à cheval sur plusieurs unités naturelles majeures, soit d'Est en Ouest : la plaine du Logone, portion de l'immense plaine péritchadienne, résidu des transgressions du lac du Pléistocène à l'Holocène inférieur ; un cordon dunaire qui la sépare de la plaine du Diamaré (pénéplaine traversée de rivières saisonnières coulant d'Ouest en Est) ; le massif des Mandara et quelques montinsules détachés. Ce secteur, de climat tropical sec, a connu depuis la plus lointaine préhistoire des oscillations vers l'humide ou l'aride. La dernière transgression lacustre importante intervient vers 6 000/6 500 BP. Selon certains, elle serait à l'origine du cordon dunaire qui sépare la plaine du Diamaré de la plaine du Logone à la cote 320 m (fig. 1). Ultérieurement, des oscillations mineures, pas toujours lisibles dans la stratigraphie, mais éventuellement contraignantes pour les peuplements dans une tendance générale sèche, ont pu exister, comme la "phase humide" décelée pour les abords sud du lac entre 0 et 500 AD et la récurrence sèche repérée entre les XIV^e et XV^e siècles (Maley J., 1981 ; Marliac A., 1987).

On peut distinguer, au sein de ces deux grandes unités naturelles, plusieurs écozones se caractérisant par le modelé, l'hydrologie, les sols, la flore et y situer les civilisations de l'Âge du Fer. C'est dans les différents milieux de ce périmètre, que se sont installées, développées et côtoyées les différentes cultures définies sur la base théorique esquissée en introduction et classées ensemble dans la période dite de l'Âge du Fer. Nous présentons ici la toute dernière séquence chrono-culturelle envisagée pour les cultures du Diamaré (A. Marliac, 1991 ; O. Langlois, 1991). Elle repose bien évidemment sur des données partielles ou en cours d'étude, en particulier pour ce qui concerne ce que nous appelons l'Âge du Fer ancien et l'Âge du Fer final (3).

Fonds Documentaire ORSTOM

Cote : B * 10670 Ex : 1

(1) En phase de déculturation avancée, l'individu se crée des références de groupe, interchangeables ou emboîtées selon la stratégie qu'il envisage vis-à-vis du milieu sociologique englobant, mais toutes marquées par l'exclusion d'un "autre".

(2) Nous avons donné à notre secteur situé au sud de la zone des légendaires "Sao" (J.-P. et A. Lebeuf, 1950, 1977) le nom du département qui le recoupe plus ou moins exactement.

(3) Travaux en cours d'O. Langlois.

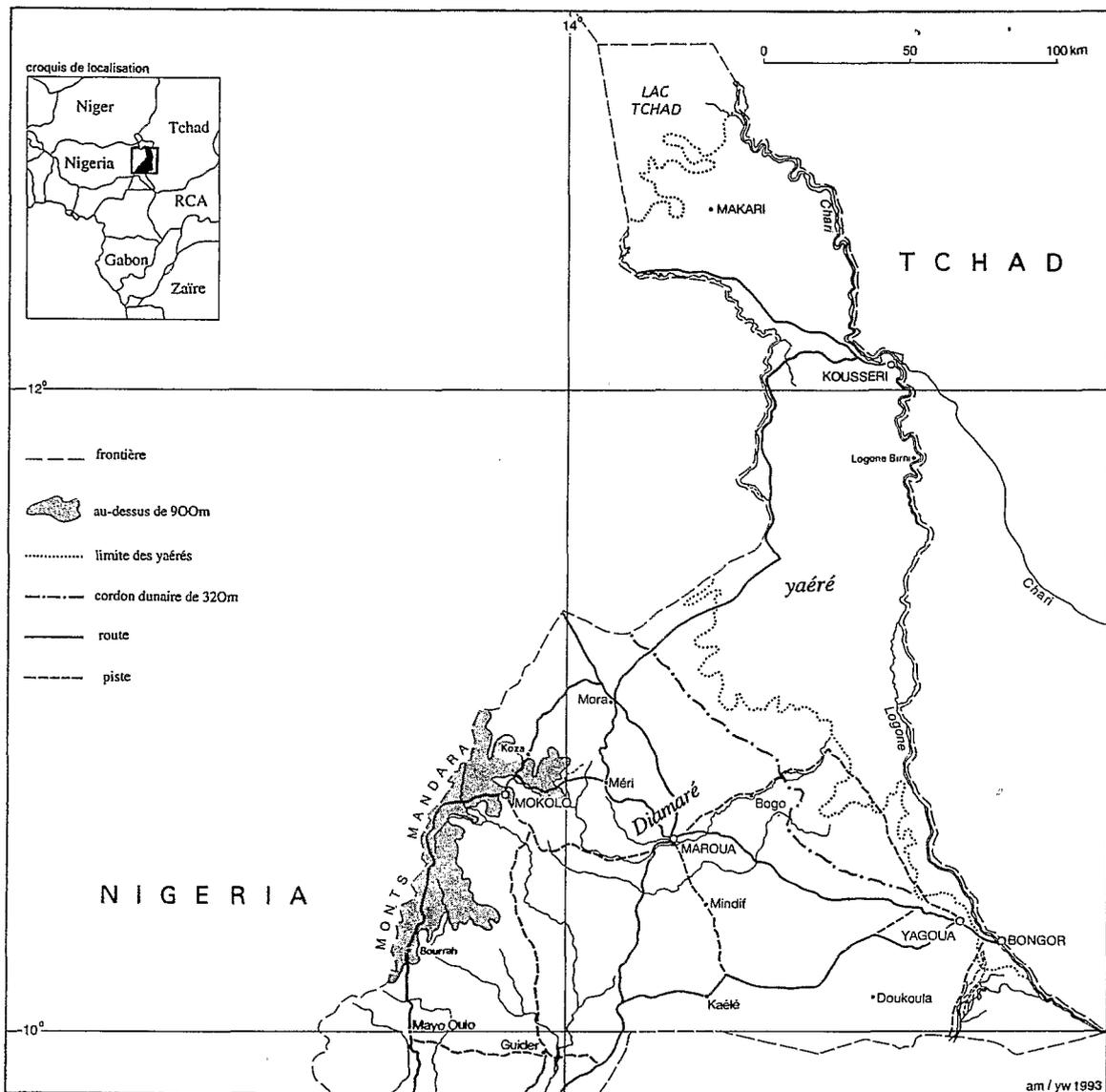


Fig. 1. — Situation.

Fig. 1. — Situation.

1.1. NÉOLITHIQUE FINAL ET ÂGE DU FER ANCIEN (AFA) (env. 0-600 AD) (fig. 2)

Le Néolithique, mal connu et pouvant remonter jusque vers 2000 BC, est surtout représenté dans sa phase transitoire avec l'Âge du Fer ancien par le "Tsanaghien" ⁽⁴⁾ (G. Quéchon, 1974 ; A.

Marliac, 1975, 1982 et 1991 : vol. 1). Cette "culture" fut identifiée sur les ateliers de Tsanaga et CFDT localisés tous deux dans une terrasse récente du *maayo* Tsanaga. Ces ateliers spécialisés dans la fabrication de pièces bifaciales ont livré, en plus du matériel lithique sur roches vertes, des tessons, de rares objets de fer, des perles (Tsanaga) et même quelques poinçons en os (CFDT).

La présence d'objets en fer (un bracelet à CFDT et quelques pointes de lances et/ou de flèches à Tsanaga) suggère une acquisition de rares

(4) OBDY 50, 125, Hv 12299, Gif 2232 (A. Marliac, 1991 : vol. 1), LY 5 200 (C. Digara, comm. pers.).

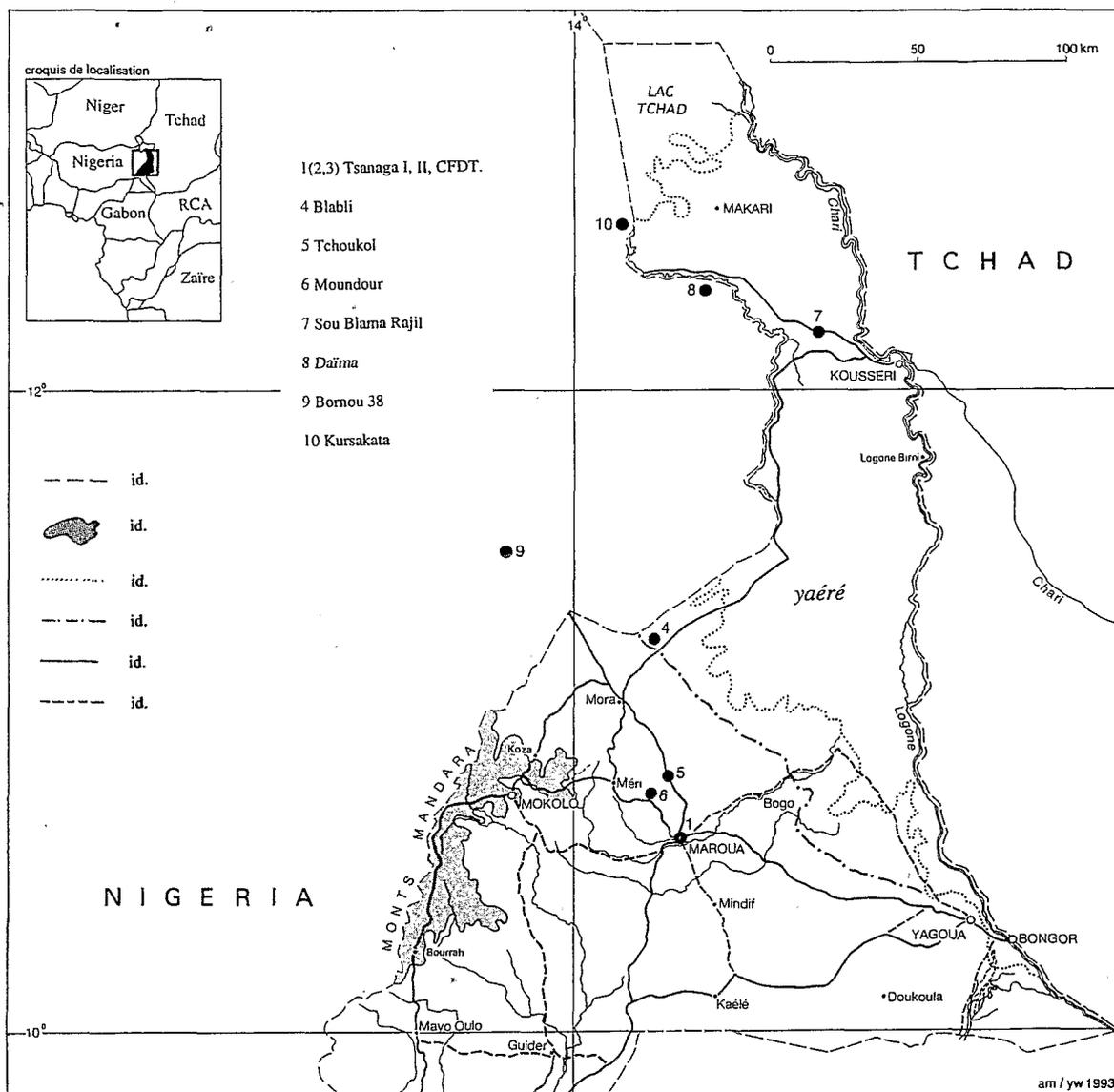


Fig. 2. — Principaux sites néolithiques et Âge du Fer ancien.

Fig. 2. — Main Neolithic and Early Iron Age sites.

produits métalliques finis, par des populations spécialisées dans l'industrie lithique.

Le matériel céramique recueilli à CFDT et Tsanaga présente une étonnante diversité, les éléments les plus stables étant l'ornementation au "peigne appliqué" et surtout la présence d'inclusions siliceuses dans les pâtes.

Ainsi les formes hémisphériques fines (4 à 5 mm d'épaisseur), généralement décorées d'une ligne d'impressions au peigne bordée de lignes incisées qui sont très courantes à CFDT (fig. 3) (5),

sont assez rares à Tsanaga (fig. 4). Ce type de forme étant représenté dans les niveaux néolithiques de Blabli (MAP 506 : situé à proximité du cordon dunaire (6)), de Daïma et de Bornou 38

(5) Les figures 7 à 11 sont extraites de A. Marliac, 1991 ; les figures 3 à 5 et 12 à 14 sont de O. Langlois.

(6) Mandara Archaeological Project de University of Calgary (convention ORSTOM-Calgary).

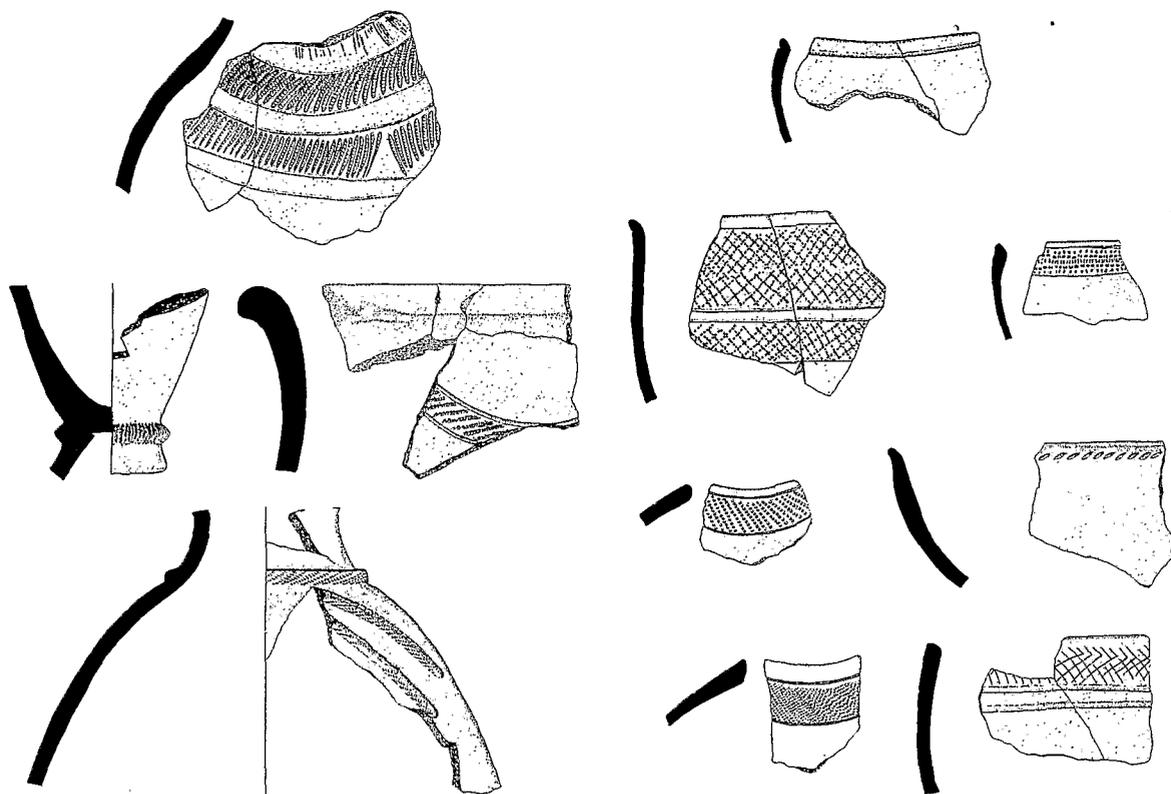


Fig. 3. — Poterie du site CFDT (Maroua).

Fig. 3. — Pottery from CFDT site (Marwa).

(dans la plaine du *firki* ⁽⁷⁾, G. Connah, 1981), il est possible que cette variation témoigne d'un certain diachronisme : CFDT (non daté) serait alors plus ancien que Tsanaga daté de $1\ 770 \pm 210$ BP (OBDY 50) et de $1\ 720 \pm 90$ BP (Gif 2 232). Il est cependant envisageable que la variabilité morphologique du matériel céramique extrait d'ateliers lithiques aux productions pourtant très similaires ne soit que le reflet de variations fonctionnelles : les formes hémisphériques ont peut-être eu un usage spécifique et donc des lieux d'utilisations définis.

Le reste du matériel céramique est semblable sur les deux sites. Il se compose de vases épais, souvent décorés "au peigne appliqué" ou plus rarement de bandes horizontales d'impressions digitales pincées (fig. 4, haut) ⁽⁸⁾ et de chevrons incisés. Nous remarquerons en particulier la présence sur ces deux sites de décors complexes

(composés de lignes de "peigne appliqué" associées à des incisions en arc). Ces derniers motifs, ainsi que les formes qui les supportent, sont caractéristiques de la culture ultérieure appelée "Salakien" (Âge du Fer moyen).

Un matériel différent (fig. 5), récemment exhumé des sites voisins de Tchoukol et de Moundour ⁽⁹⁾ fut daté de la transition Âge du Fer ancien/Âge du Fer moyen (OBDY 1 163 : $1\ 470 \pm 220$ BP). Comme dans les cultures précédemment définies,

(8) Des tessons de ce type ont été retrouvés dans "la grotte des *Siler*" (massif de Wazan), ainsi qu'au pied de différents massifs (en surface, à Dougour et, en contexte archéologique, à Moundour). Faut-il voir dans ce matériel la trace de la présence de populations très anciennement installées dans ces massifs, vivant pour certaines d'une économie de prédation, comme le suggèrent les traditions orales locales (*Siler* de Wazan, *Fogom* et *Mokuzek* de Douroum, *Wulger* de Dougour...)? (J.-F. Vincent, 1991 : 149-161).

(9) Moundour et Tchoukol : sondages O. Langlois, 1992/93.

(7) *firki* ou *yaéré* (de *yaayre* en langue peule).

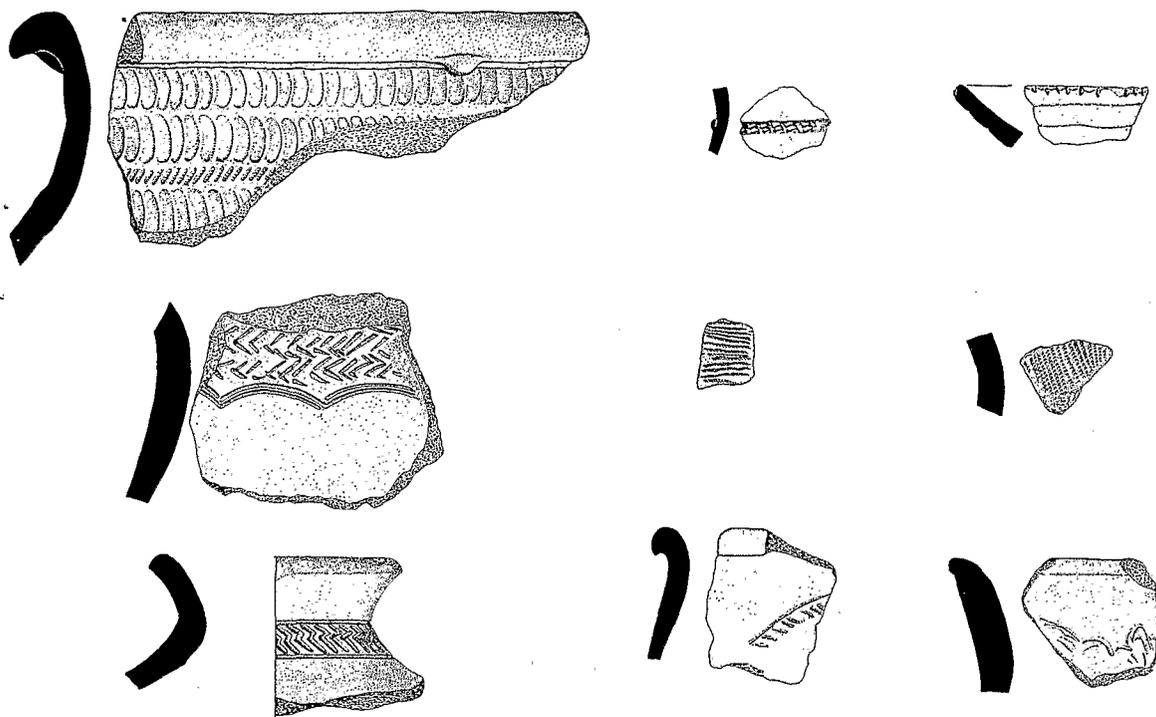


Fig. 4. — Poterie du site Tsanaga (Maroua).

Fig. 4. — Pottery from Tsanaga site (Marwa).

cultures auxquelles nous sommes tentés d'associer celle repérée à Blabli, nous y avons observé de nombreux tessons décorés au "peigne appliqué". Toutefois, la forme globulaire des récipients et la très forte proportion d'un décor que nous avons baptisé CER⁽¹⁰⁾ (parfois partiellement recouvert d'un polissage) apparentent le matériel de Moundour à celui des niveaux anciens de Sou Blama Radjil (niveaux pré-sao datés entre 2 800 ± 110 BP et le II^e siècle AD, J. Rapp, 1984).

Ce matériel disparaît de Moundour probablement bien avant la fin du premier millénaire. Il est remplacé par des témoins d'une des cultures matérielles de l'Âge du Fer moyen : le Salakien qui présente localement quelques spécificités. Nous avons également remarqué quelques tessons se rapportant au Mongossien.

À la culture reconnue dans les niveaux les plus anciens semblent donc succéder immédiatement les deux cultures de l'AFM1 identifiées : le Mongossien et le Salakien.

La présence de schèmes décoratifs caractéristiques du Salakien dans les ateliers de Tsanaga et CFDT, ainsi que la présence de quelques vestiges classiquement attribués aux Mongossiens à Moundour, mettent en lumière une filiation entre les cultures "néolithiques/AFA" locales et les cultures de l'Âge du Fer moyen (AFM) : le Salakien et, de manière moins évidente, le Mongossien.

Les indices matériels observés à ce jour (morphologie, technologie et décors des céramiques du Salakien déjà présents à Tsanaga et CFDT) concordent pour placer les racines du Salakien dans un fond néolithique local (à déterminer) sur lequel se seraient greffées une ou plusieurs cultures exogènes.

Cette période, qui voit l'émergence des cultures de l'AFM régionales, pourrait donc avoir été marquée par un remodelage profond des groupes humains autochtones, probablement sous l'influence d'apports extérieurs.

(10) Le décor CER (Cordelette-Enroulée-Roulée), qui correspond aux t. 26, t. 27 et t. 28 de J. Rapp (J. Rapp, 1984, fig. 10), semble obtenu en roulant une molette composée d'une cordelette enroulée autour d'un support.

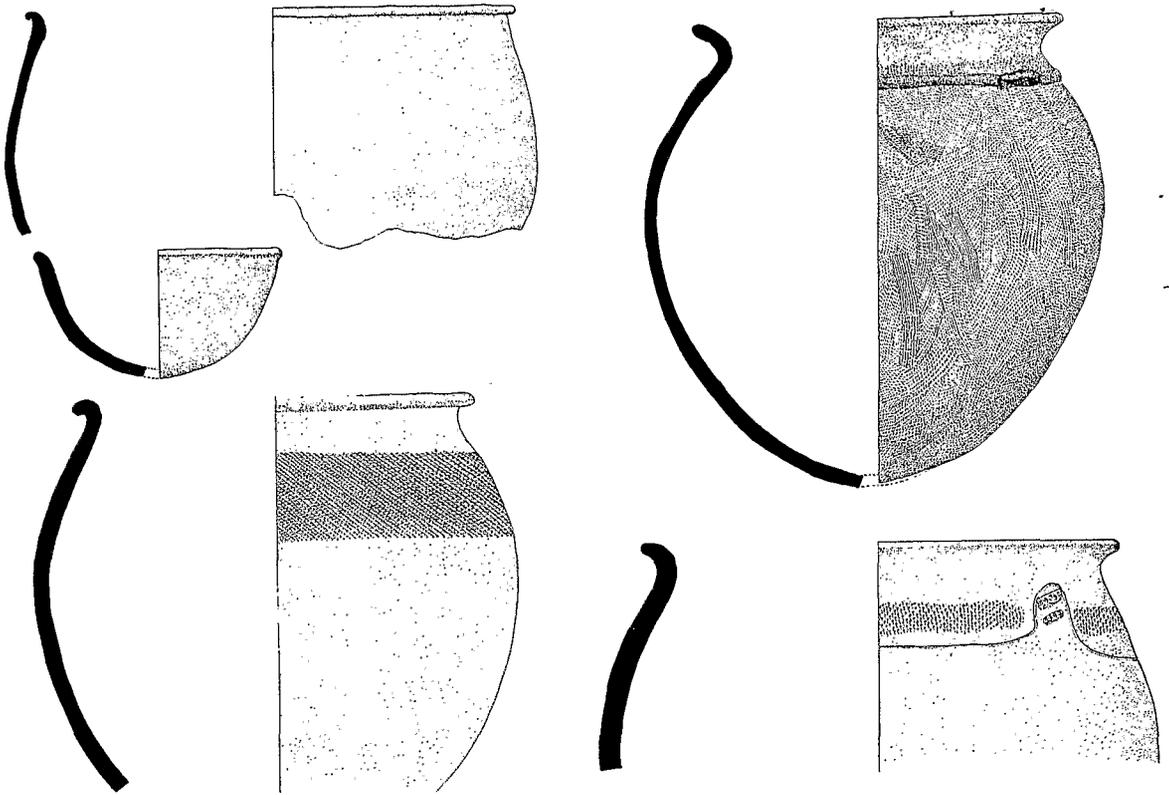


Fig. 5. — Poterie du site de Moundour.

Fig. 5. — Pottery from Moundur.

Si nous ne disposons que de rares données sur cette période cruciale de l'histoire du Diamaré, celles-ci font écho à celles collectées dans la plaine septentrionale du *firki*. En effet, alors qu'à proximité du lac Tchad, entre 1 500 et 1 900 BP : "... nous sommes en présence d'un hiatus culturel au cours duquel la région subtchadienne n'aurait connu aucune occupation humaine ou une occupation humaine considérablement réduite à certaines zones épargnées par les fouilles" (J. Rapp, 1984 : 298), cette même période est apparemment celle du renouveau dans la plaine du Diamaré : apparition des objets de fer accompagnée ou suivie de celle de la technique métallurgique, apparition des principaux schèmes décoratifs de l'AFM (11). Ainsi, des phénomènes inverses et complémentaires apparaissent contemporains dans ces deux régions limitrophes. Par ailleurs, nous pouvons

rappeler la ressemblance du matériel "pré-sao" de la plaine péritchadienne (notamment de Daïma II et de Sou Blama Radjil) et du matériel exhumé des premiers niveaux d'occupation de Moundour et de Tchoukol (12) (fig. 5). À ces observations,

(12) Il faut toutefois remarquer une différence d'ordre technologique entre les productions céramiques des sites septentrionaux qui sont dégraissées avec de la chamotte et celles des sites contemporains du Diamaré qui contiennent presque exclusivement des inclusions siliceuses. Cette variation peut s'expliquer partiellement par des contextes géologiques et pédologiques très différents. En revanche, l'absence de décors obtenus par l'impression de vanneries (*mat impressions*) dans les niveaux anciens de nos sites s'explique plus probablement par le caractère relativement récent de nos niveaux de l'AFA. Ce type de décors, très abondant à Daïma I et dans les plus anciennes couches de Bornou 38, de Sou Blama Radjil et de Kursakata, tend en effet à se raréfier dans les niveaux plus récents (Daïma II, Pré-Sao récent à Sou Blama Radjil...), parfois au profit du *comb stamping*. Le matériel tend ainsi à se rapprocher de celui du Diamaré.

(11) Décors salakiens au Sud et, comme semblent l'indiquer les résultats de Tchoukol et de Moundour, TGR au Nord.

nous ajouterons que les ateliers de taille autour de Maroua recèlent déjà des objets de fer sans que l'on puisse prouver une connaissance métallurgique, ce qui témoignerait plutôt d'une acquisition par échanges. Pour finir, comme nous l'avons noté, le matériel céramique de cette période paraît trop hétérogène pour être produit par un groupe humain unique. Compte tenu de cet ensemble d'indices, nous pouvons effectivement envisager la possibilité d'une implantation graduelle dans le Diamaré de populations septentrionales. Certaines d'entre elles furent peut-être refoulées par la montée des eaux consécutive à la pulsation humide dite phase mineure 2 (A. Marliac, 1991). Ces populations qui connaissent la métallurgie depuis plus d'un demi-millénaire pourraient être à l'origine de son introduction dans la région de Maroua.

Entre les ateliers de taille de Tsanaga et les cultures de l'AFM, seulement trois siècles se sont écoulés. Or, nous avons désormais la preuve que, vers le V^e siècle, une population de métallurgistes dont la culture matérielle évoque le "Pré-Sao" était installée dans la région des massifs-îles peuplée par des groupes "néolithiques" tels que les Tsanaghien. Il est donc très vraisemblable que le fer, auparavant obtenu par échange, ne supplante l'industrie lithique qu'à partir du IV-V^e siècle, au moment où les groupes métallurgistes, mettant un terme à un mouvement perceptible depuis plusieurs siècles dans la plaine périthadienne, désertent totalement les abords du lac, probablement pour se réfugier dans notre région. Le passage tardif à la métallurgie et les améliorations techniques qui en résultent, ajoutés au déséquilibre démographique créé par l'arrivée de nouveaux groupes, semblent avoir rapidement entraîné l'occupation de nouveaux espaces. Il est clair en effet que dès le VI^e siècle, c'est-à-dire peu après l'installation de groupes post-néolithiques à Moundour, nous assistons à une densification de l'occupation des plaines et à une bipolarisation culturelle qui seront les caractéristiques de l'AFM naissant.

1.2. ÂGE DU FER MOYEN (AFM) (fig. 6)

Cette période a pu être divisée en :

- Âge du Fer moyen 1a (ou AFM 1a) : de 500 à 900-1 000 AD ;
- Âge du Fer moyen 1b (ou AFM1b) : de 900-1 000 à 1 200-1 300 AD ;
- Âge du Fer moyen 2 (ou AFM2) : de 1 200-1 300 à 1 500-1 600 AD.

La division de cet étage en AFM1 et AFM2 est fondée sur une courte et nette dégradation cli-

matique, concomitante d'une évolution culturelle au sein des quatre civilisations définies (le Salakien, le Post-Salakien, le Mongossien et "la culture des massifs"), comme dans l'ensemble des civilisations périthadiennes connues (A. Marliac, 1991).

1.2.1. Les cultures de la plaine méridionale : le Salakien et le Post-Salakien

Le Salakien, apparemment héritier du Tsanaghien, est caractérisé par des poteries aux décors complexes et aux formes originales. Cette culture, qui a révélé des objets de fer, est à l'origine de petites implantations de cultivateurs sur la basse terrasse des deux rivières majeures du Diamaré central (Tsanaga et Boula) (13), implantations bien individualisées exploitant des sorghos *caudatum* (et peut-être *durra* dès le XI^e siècle (14)), des *Pennisetum* et élevant des taurins (*Bos taurus*). La culture salakienne, restreinte aux basses terrasses près des petits bas-fonds argileux, laisse la place au Post-Salakien qui semble s'étendre vers le XIII^e siècle à tous les sols plus ou moins favorables de la plaine, sols à hydromorphie suffisante pour les sorghos *durra*. C'est ainsi que la dépression de Dargala et les avancées dunaires au Sud de Mindif (site de Dir Illagaré (15)) semblent avoir accueilli les Post-Salakiens de l'AFM2, identifiés aussi sur nombre de sites de surface (A. Marliac, 1991, vol. II : 751). Cette phase d'expansion territoriale prendrait fin vers le XVII^e siècle (op. cit. : carte H.T.).

L'analyse des techniques, de la morphologie et des décors des céramiques a permis de distinguer 3 stades à partir de la séquence obtenue à Salak.

1.2.1.1. *Le Salakien ancien* (ou Salakien 1 qui, sur le site éponyme tout au moins, peut se subdiviser en Salakien 1a, V/VI^e siècles, et Salakien 1b, V/VI-X^e siècles).

À cette période, la production céramique se caractérise, du point de vue technique, par la présence systématique et quasiment exclusive d'inclusions de quartz et/ou de nodules de fer dans les pâtes. À ce caractère, nous ajouterons la relative fréquence du polissage et de l'engobage des parois,

(13) Les sites de Salak (sondages : A. Marliac 1975, 1976 et T. Otto, 1989) et de Goray (sondages A. Marliac, 1979) sont localisés le long du *maayo* Boula.

(14) A. Marliac, 1991, vol. I : 379.

(15) Sondages : O. Langlois, 1989.

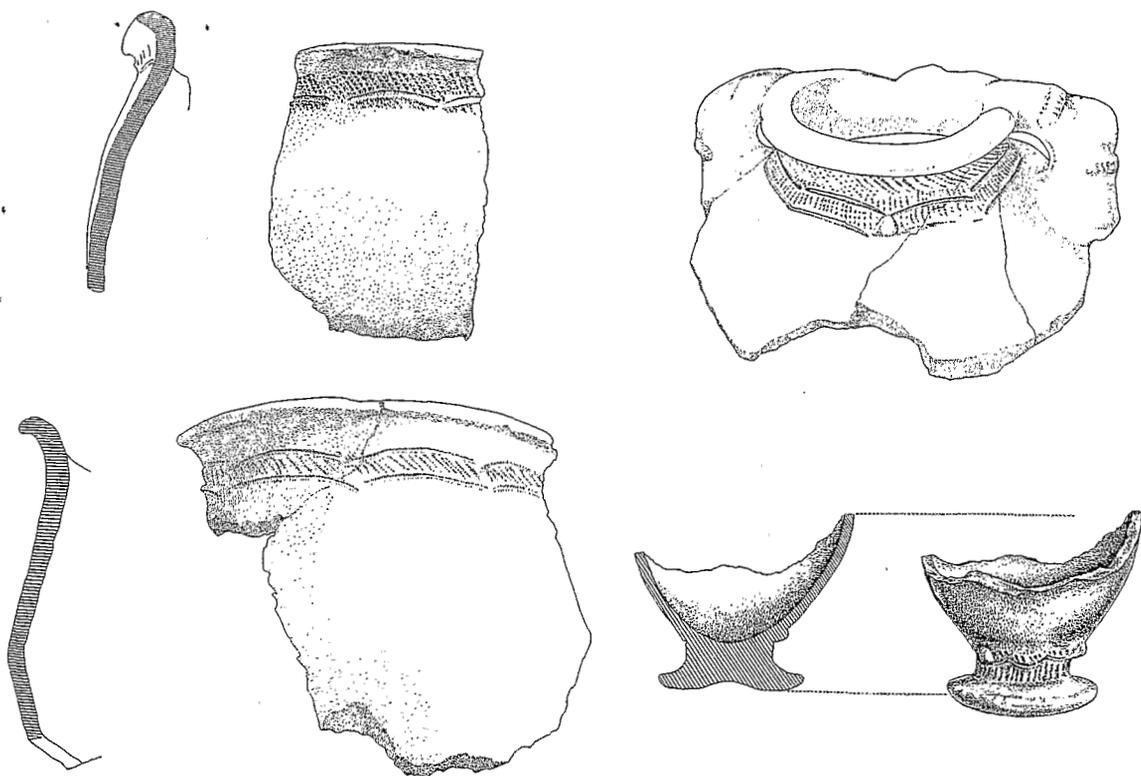


Fig. 7. — Poterie de Salak (Salakien ancien).

Fig. 7. — Pottery from Salak (Early Salakian).

naux et stéréotypés. Les impressions roulées sont présentes mais rares (fig. 8) et n'ornent généralement que d'étroites bandes au niveau de l'épaule des vases. Nous y dénombrons une proportion sensiblement égale de TGR et de KPR, les uns et les autres indiquant souvent une extrême petitesse des roulettes utilisées ⁽¹⁶⁾. Nous remarquerons aussi la présence d'une technique décorative complexe que nous avons dénommée "peigne appliqué sur relief en creux". Cette technique semble réalisée en imprimant deux sillons parallèles (probablement en balayant la paroi avec une tige végétale creuse coupée dans le sens de la longueur), puis en appliquant sur le relief en creux ainsi obtenu un peigne constitué de quelques tiges de graminées liées entre elles. Par ailleurs, quelques rares tessons attestent de l'existence de décors

cloisonnés avec des zones engobées et polies s'opposant aux zones réservées.

Déjà présentes au stade précédent, les inclusions de feldspath sont de plus en plus nombreuses pour devenir majoritaires à partir du niveau 6 de Salak 89. Ce changement d'ordre technologique, qui intervient dès les premiers temps de l'occupation du site, ne semble pas accompagné d'une modification notable des corpus morphologiques et décoratifs. Si l'on en croit l'abondance des grains de quartz présents dans le matériel à caractère "salakien" trouvé à Moundour et daté de $1\ 050 \pm 150$ BP (OBDY 1 192), la modification des inclusions perçue à Salak pourrait être propre à ce gisement (épuisement de l'ancien banc d'argile ?).

1.2.1.2. *Le Salakien récent* (ou Salakien 2 : X^e-XII/XIII^e siècles)

Comme la précédente modification, celle qui intervient au X^e siècle porte sur la technique céramique. Ainsi, aux sables et feldspaths antérieurement présents dans les pâtes céramiques, s'ajoute

(16) Cf. les définitions de R. Soper (1985). TGR : twisted string roulette ; KPR : knotted plait roulette.

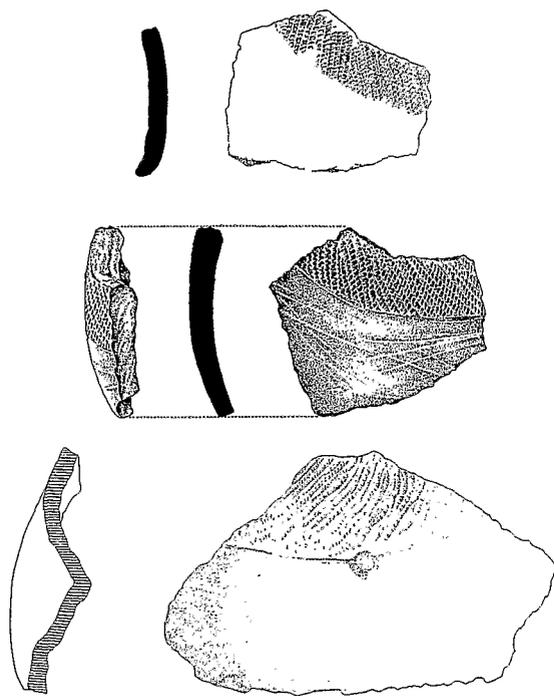


Fig. 8. — Poterie de Salak.

Fig. 8. — Pottery from Salak.

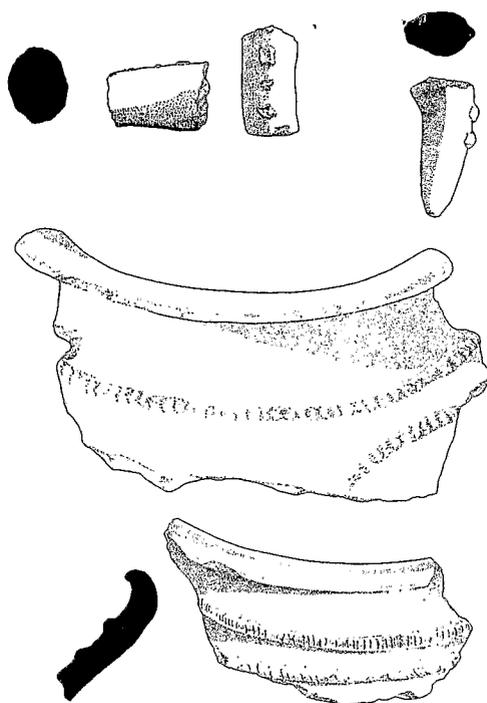


Fig. 9. — Poterie du Post-Salakien.

Fig. 9. — Post-Salakian pottery.

de la chamotte. L'introduction de ce nouvel élément ne remet toujours pas en cause le *corpus* des formes et des décors défini au Salakien 1a. Toutefois, la chamotte étant un véritable "dégraissant" dont l'utilisation semble jusqu'alors quasiment inconnue dans notre zone, ce changement technique nous paraît beaucoup plus important que le précédent.

1.2.1.3. *Le Post-Salakien* (XII/XIII^e-XVII/XVIII^e siècles)

À l'inverse de la rupture sus-mentionnée, celle qui intervient aux XII/XIII^e siècles dans la plaine méridionale se remarque en premier lieu par la multiplication de certains motifs décoratifs, jusque là très minoritaires (bandes rapportées incisées étroites, de section quadrangulaire, appliquées horizontalement au niveau du diamètre maximal des vases tripodes et verticalement, horizontalement et même en torsade, sur les jambes de ces mêmes vases). Ces jambes sont par ailleurs fréquemment ornées de pastilles (fig. 9). Ces motifs décoratifs ont pour support des pâtes abondamment chamottées. Nous noterons par ailleurs l'existence, exceptionnelle il est vrai, d'anses

bipartites proches de celles encore aujourd'hui observables sur les vases de portage fabriqués par les Mofou septentrionaux (17).

À côté de ce matériel, il convient de remarquer la présence d'un décor ondé réalisé au peigne balaissé, presque systématiquement associé aux rares pâtes à inclusions de feldspath encore visibles à ce niveau (18).

1.2.2. *La culture de la plaine septentrionale : le Mongossien*

Le Mongossien, où domine le motif TGR, pourrait suggérer une évolution – à partir de la culture

(17) La rareté de ces éléments de préhension peut être expliquée par la fonction même des vases qui les supportent : la probabilité pour que ces formes soient brisées au sein de l'habitat où elles sont inusitées est faible, comparée à celle d'accident en brousse lors de leur phase fonctionnelle.

(18) Un matériel post-salakien a été retrouvé dernièrement dans des niveaux subactuels au pied de l'hosséré Lara (sondages O. Langlois, 1992). Cette présence pourrait indiquer la désertion de la plaine par une partie des tenants de cette culture, probablement suite à la pression des Peuls.

identifiée dans les niveaux anciens de Moundour – analogue à celle observée à Sou Blama Radjil : remplacement progressif du motif CER par le motif TGR et raréfaction du peigne appliqué. Le Mongossien se caractérise par une poterie originale (fig. 10 et 11), des perles de terre cuite, de verre, de rares statuettes anthropomorphes et zoomorphes stylisées, et un type de sépulture particulier : le défunt est systématiquement recouvert par de larges tessons (19). Les Mongossiens ont érigé des buttes plus ou moins importantes localisées dans la partie de la plaine du Logone périodiquement inondée appelée “plaine interne” (J. Barbery et M. Gavaud, 1980 ; P. Brabant et M. Gavaud, 1985). Ces buttes, s'exondant au fil des temps depuis le V^e siècle jusqu'au XVI^e siècle, rendent compte de la pérennité des occupations. Les Mongossiens ont dû aussi domestiquer les sorghos sans que la preuve de la présence des sorghos *durra* soit trouvée *in situ*. Les taurins apparaissent vers le XII^e siècle comme pour le Salakien. La maîtrise de la métallurgie du fer semble établie par l'existence de tas de scories de réduction au pied du site de Mongossi (20). Ce site fut probablement ceint d'un fossé, peut-être doublé d'une muraille de terre, vers la fin de son occupation pensons-nous (XVII^e siècle). Ces travaux furent peut-être même engagés à l'AFF et par un autre peuplement dont les restes auraient été oblitérés (21).

Le Mongossien, repéré sur plusieurs sites de surface (A. Marliac, 1991, vol. II : 750 et carte H.T.), se retrouve par ailleurs à la base du site de Tagamré, à Tchoukol, à Moundour et peut-être aussi à Méhé Djiddéré et à Gagava Nawayanda Amthe (B119) (22). À Moundour et à Tchoukol, l'imbrication de cette culture avec des témoins de la “culture des massifs” laisse supposer une parenté entre ces deux cultures.

Le Mongossien semble perdurer durant la totalité de l'AFM, sans que de véritables variations

d'ordre technique ou stylistique aient pu être notées. Ainsi, les céramiques contiennent toutes des inclusions siliceuses et les formes et décors semblent n'évoluer que très modérément. Nous remarquerons cependant une sur-représentation des décors au “peigne appliqué” en début de séquence. La plus forte proportion de décors de ce type dans les premiers niveaux de Mongossi, de Tagamré et de Tchoukol pourrait être la marque d'une filiation avec une des cultures néolithiques/AFA locales (cf. *supra*).

En dehors de cette variation, l'ensemble de la production se caractérise par une très forte stabilité et une relative pauvreté du *corpus* des formes et des décors.

Du point de vue morphologique, nous remarquerons en premier lieu l'abondance des bords “à ruptures” caractérisés par la présence d'un segment éversé plus ou moins rectiligne qui prend naissance à la suite d'un changement d'inflexion brutal. Nous noterons d'autre part la présence de fonds coniques, en particulier dans les niveaux les plus anciens. Les anses, très différentes des modèles salakiens, sont plates, fixées horizontalement et souvent décorées d'incisions sur le bord supérieur.

Les décors associés à cette culture sont des bandes rapportées asymétriques, de section triangulaire (*ridge*), souvent décorées d'incisions ou d'impressions au peigne sur leur face supérieure. Les impressions roulées, très courantes, sont majoritairement du type TGR. Ce type décoratif, présent depuis le début de cette culture, indique une augmentation de la taille des torons au cours des siècles. Des cordes à nœuds juxtaposés, aboutissant à la réalisation d'un décor caractéristique (CN, cf. § 2, fig. 10), ont aussi été utilisées. Les décors présents sur les jambes des vases tripodes sont eux aussi stéréotypés. Il s'agit le plus souvent d'une ligne verticale d'incisions obliques (ou de “peigne appliqué”) exécutée sur la jambe. Ce décor est généralement associé à une ou plusieurs paires d'empreintes digitales pincées au niveau de la base de la jambe (fig. 10).

1.2.3. La “culture des massifs” (fig. 12).

Cette culture semble centrée autour des massifs-îles septentrionaux, région aujourd'hui occupée par les groupes guiziga marva et mofou diamaré. Aucune élévation importante n'a révélé ce type de matériel et nous pouvons peut-être en déduire une sédentarisation moins profonde que dans les autres cultures. La faible épaisseur et la forte perturbation des niveaux correspondant à cette culture n'ont pas encore permis d'en fournir le cadre

(19) À ce jour, dix sépultures de ce type ont été fouillées dans le Diamaré (deux à Mongossi, deux à Tagamré et six à Moundour). Ce type d'inhumation semble aussi avoir été pratiqué ponctuellement dans la plaine du *firki* au tout début de la période dite “Sao”, vers le VII^e AD (Daïma, cutting VIII, spit 23-24 ; G. Connah, 1975 : 154).

(20) Mongossi : sondages A. Marliac, 1981 et M. Lamotte, 1988.

(21) Arrivée depuis le Darkan (interfluve Logone/Chari) de forgerons chassés par la pression du Baguirmi aux XVII^e-XVIII^e siècles (C. Seignobos, 1986, fig. 19).

(22) Tagamré, Tchoukol et Moundour : sondages O. Langlois, 1990 et 1992 ; Méhé Djiddéré : sondages équipe M.A.P., 1984 ; Gagava Nawayanda Amthe : sondage G. Connah, 1981.

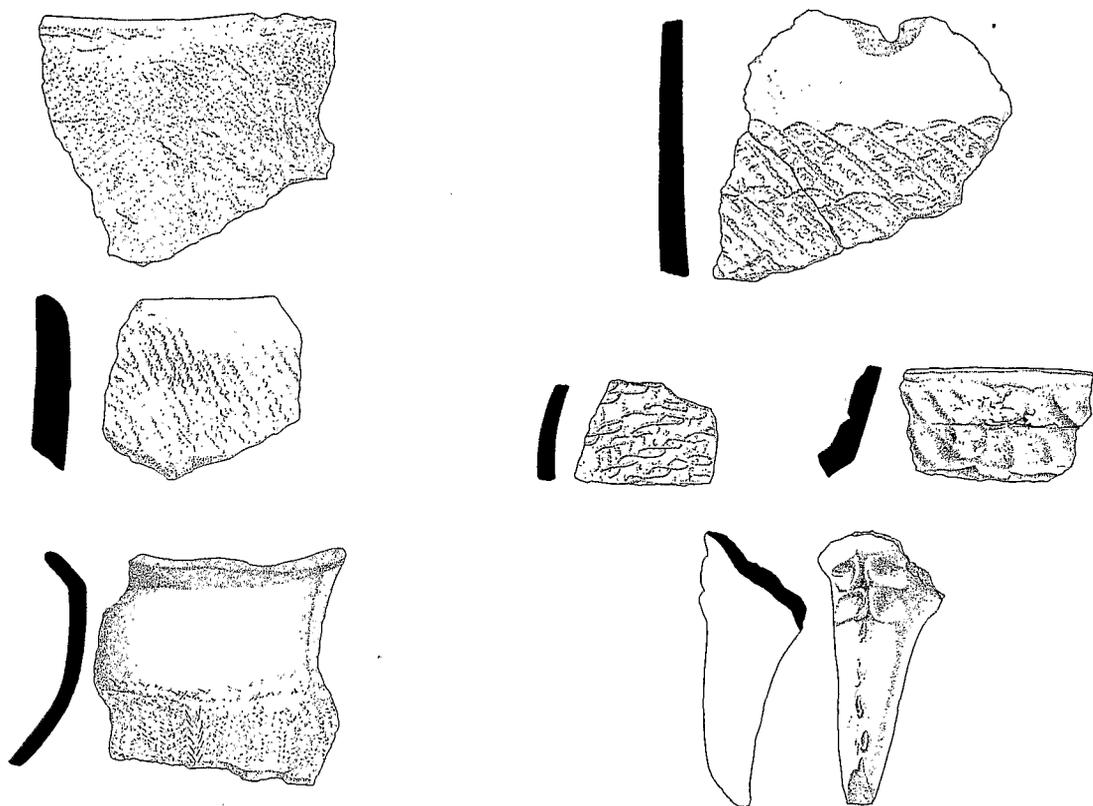


Fig. 10. — Poterie de Mongossi.

Fig. 10. — Pottery from Mongossi.

chronologique précis. Les datations qui ont été obtenues semblent centrer l'occupation de Moundour par la "culture des massifs" autour du XII^e siècle (860 ± 90 BP, OBDY 1 171 et 790 ± 120 BP, OBDY 1 191) (23). Cette occupation semble s'être poursuivie jusqu'à l'installation des cultures de l'Âge du Fer final, voire même au-delà.

Le matériel céramique souvent épais renferme essentiellement des inclusions siliceuses. Il est surtout représenté par des grandes jarres décorées d'une bande rapportée quadrangulaire incisée qui ceinture la panse (fig. 12). Une variante de ce

décor fait intervenir le peigne qui, appliqué obliquement, remplace les incisions/ impressions allongées. Les décors cordés sont exceptionnels mais cependant présents. Les rares vases de portage des liquides possèdent deux anses de section ronde, accolées horizontalement à la panse, au niveau du diamètre maximal. Ces attributs sont proches de ceux retrouvés dans les niveaux post-salakiens.

Outre sa céramique, la "culture des massifs" se distingue des autres cultures de l'AFM par la présence d'objets en bronze en contexte funéraire et par celle de tessons vitrifiés, artefacts témoignant probablement d'une technologie métallurgique particulière encore indéterminée : nouvelle technique liée à la réduction du fer, apparition de la métallurgie du bronze ? (24)

Le matériel de la "culture des massifs" se retrouve fréquemment associé à des indices mongossiens. Une parenté avec cette culture est d'ailleurs affirmée par un mode d'inhumation similaire. Les tombes fouillées à Moundour contenaient très souvent des bijoux en fer et en alliages cuivreux. Leur

(23) Le niveau le plus ancien contenant des témoins de cette culture fut daté de 1 210 ± 50 BP (OBDY 1 170). L'installation de cette culture pourrait donc remonter à la seconde moitié du premier millénaire. Toutefois, nous avons des raisons de penser que l'échantillon correspondant à cette dernière datation fut probablement "vieilli" par la présence de charbons issus du niveau immédiatement sous-jacent beaucoup plus ancien.

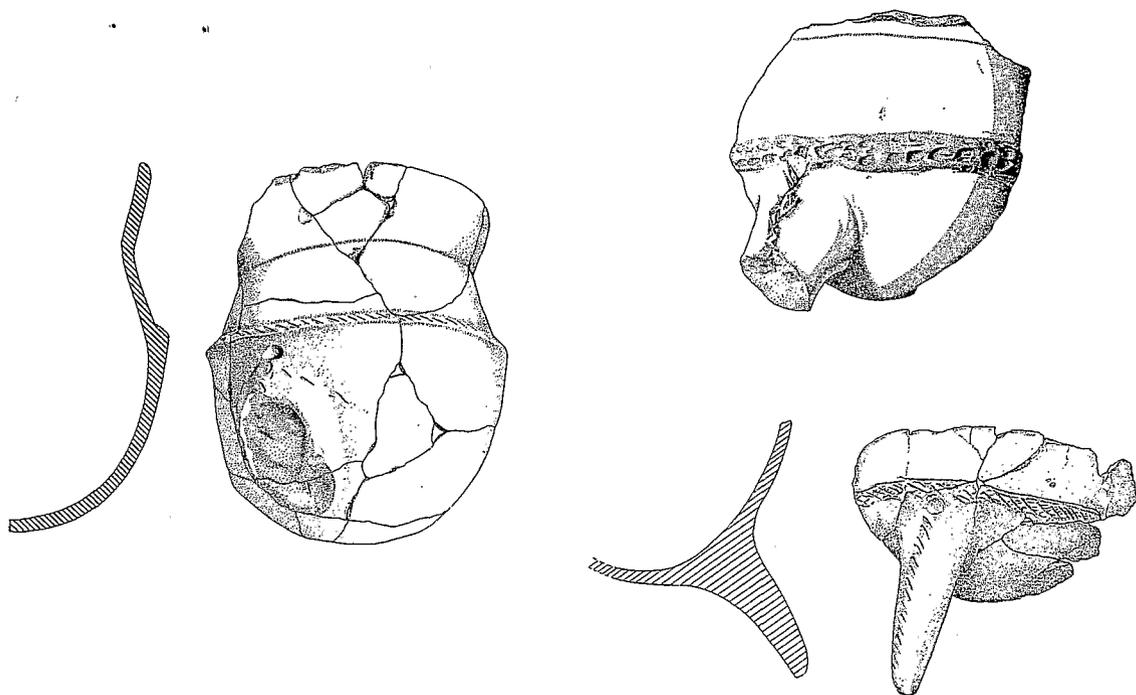


Fig. 11. — Poterie de Mongossi.

Fig. 11. — Pottery from Mongossi.

contexte (niveau de sol détruit par les engins mécaniques) ne nous permet malheureusement pas de les dater, même si la présence d'objets en alliages cuivreux suggère leur caractère relativement récent.

Ce mode d'inhumation n'est peut-être pas unique. C'est en tout cas ce que semble indiquer la jarre décorée d'une bande rapportée impressionnée au peigne appliqué, trouvée au pied du massif de Tchéré. Celle-ci contenait en effet une mâchoire humaine dont la présence demeure encore inexpiquée. Sauf s'il y eut destruction presque totale du squelette (25), il ne semble pas s'agir d'une inhu-

mation en jarre. Cette pratique funéraire était pourtant encore en usage localement, il y a quelques décennies, pour l'inhumation des chefs guiziga. Cette jarre pourrait en revanche être une sépulture secondaire, peut-être liée à un "culte des crânes". Ce type de culte est aujourd'hui fréquent au Sud de notre zone (en pays falé, dowayo...).

1.3. ÂGE DU FER FINAL OU AFF (après 1550/1600 AD).

Difficile à définir, car beaucoup de sites sont oblitérés par le haut d'un bon mètre, il a cependant pu être examiné à proximité de l'hosséré Balda dans les niveaux supérieurs du site de Tagamré (O. Langlois, 1991) (26), à Moundour et à Tchoukol. À

(24) Ces artefacts pourraient être des fragments de "creusets" utilisés lors de la fonte des alliages cuivreux. Des vestiges analogues pourraient aussi provenir du procédé de décarburation du massiot extrait des fours à tuyère verticale. Ce type de four, dont l'aire d'extension couvre l'ensemble des Mandara et de ses piémonts, est associé à un minerai (composé essentiellement de magnétite) qui se présente sous la forme d'un sable noir très dense extrait des ruisselements bordant les massifs. Cette technique de réduction est suivie d'une phase de décarburation qui consiste à placer les fragments du massiot dans un "creuset" en argile avant de les recouvrir d'une barbotine et de placer le tout dans la forge (N. David *et al.*, 1989).

(25) Ce qui semble peu probable dans la mesure où la mâchoire est une pièce osseuse fragile.

(26) Tagamré I semble apparaître à Balda au début du XVII^e siècle (330 ± 150 BP, OBDY 747). Une fosse qui contenait un matériel analogue fut fouillée à Moundour. Son remplissage fut daté de la moitié du XVI^e siècle (410 ± 40 BP, OBDY 1190).

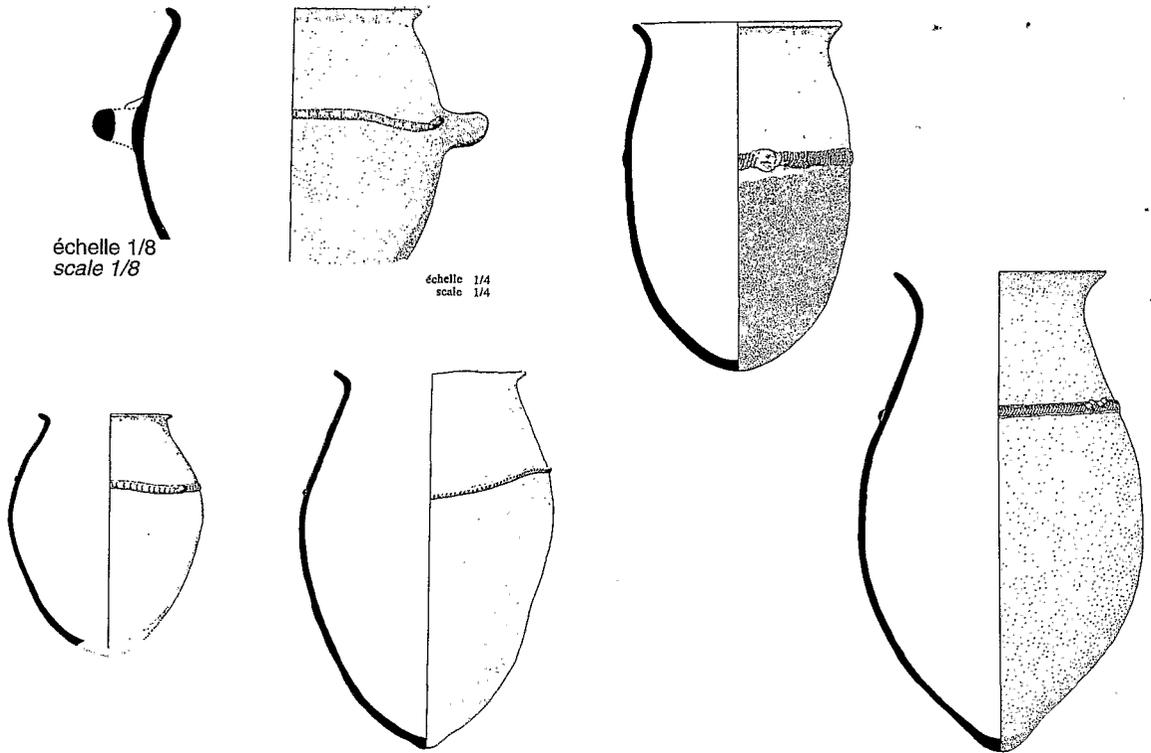


Fig. 12. — Poterie de la culture des massifs (échelle 1/16).

Fig. 12. — Pottery of Culture des massifs (scale 1/16).

des degrés divers les différentes cultures de l’AFF ont été rencontrées en étroite association avec d’autres cultures (de l’AFM ou de l’AFF). Il nous est donc difficile de caractériser chacune de ces cultures matérielles, celles-ci nous apparaissant d’ores et déjà imbriquées : un type morphologique qui semble commun à deux cultures globalement contemporaines fut peut-être apporté par une seule de ces cultures et adopté par l’autre. Nous tenons donc à signaler que la description de ces cultures matérielles reste encore imprécise. Nous espérons qu’elle pourra être développée à la faveur de sondages dans des niveaux culturellement plus homogènes.

Sur les trois sondages réalisés à Tagamré, deux cultures matérielles distinctes ont été identifiées, chacune d’elle provenant de niveaux susjacentes aux niveaux mongossiens.

La première, que nous avons dénommée Tagamré I, fut trouvée dans les niveaux, essentielle-

ment détritiques, constitutifs de deux “*jiddel* (27)” (sondages I et II). La seconde, Tagamré II, provient du sondage V localisé au pied du massif. Cette dernière, bien qu’elle n’ait laissé que de très rares témoins sur les autres sondages, semble postérieure à Tagamré I. Elle paraît à l’origine de l’édification d’un rempart typologiquement semblable à ceux que construisaient les Mofou et Guiziga qui occupaient les piémonts orientaux des Mandara.

1.3.1. La culture de Tagamré I.

Du point de vue céramologique, Tagamré I se caractérise en premier lieu par un changement

(27) Diminutif de *jiddere* : poubelle (en *fulfulde*, langue peule du Cameroun). Certaines de ces poubelles, géographiquement distinctes de l’habitat, avaient un caractère rituel, notamment chez les populations d’origines orientales : Zoumaya, Boboy... (A. Marliac, 1982 ; C. Seignobos, 1986).

technologique, à savoir l'ajout de chamotte dans les pâtes, probablement significatif d'une modification de la technique de montage.

Les formes des bords et des anses ne varient guère de celles reconnues dans les niveaux mongossiens alors que les fonds coniques semblent avoir totalement disparu. À l'inverse, nous pouvons remarquer l'apparition de petits vases à pieds, particulièrement soignés (fig. 13).

Contrairement aux transitions Salakien 1a/Salakien 1b et Salakien 1b/Salakien 2, le changement technologique observé à Tagamré s'accompagne d'emblée d'une notable modification des formes et des schèmes décoratifs. Ainsi, même si le *corpus* des décors ne s'enrichit pas de manière importante (les impressions TGR constituent toujours le gros des effectifs) nous assistons à un bouleversement de la représentativité de la plupart des décors : les motifs, exceptionnels dans le Mongossien, deviennent très abondants dans Tagamré I. Ainsi, nous voyons se multiplier les lignes d'impressions, exécutées avec un poinçon de section ronde appliqué obliquement, ceinturant la panse des vases tripodes. Cette même technique décorative est souvent utilisée pour la réalisation de panneaux ou de lignes horizontales sur la base des jambes de ces mêmes vases. Nous remarquerons de même un fort accroissement de l'association pastilles impressionnées/décor TGR couvrant. Ce motif composé semble orner les mêmes formes que celles décorées d'une petite bande rapportée quadrangulaire incisée sur décor TGR. Cette dernière association, de même que quelques autres types de décors, n'ont pas été repérés dans les niveaux mongossiens. Nous remarquerons par ailleurs l'apparition d'une technique décorative originale qui consiste à repousser la paroi interne du vase au moyen d'un instrument à extrémité émoussée, de manière à obtenir un relief sur la paroi externe (fig. 13, haut).

Cette culture est par ailleurs caractérisée par une abondance de tessons vitrifiés analogues à ceux rencontrés dans la "culture des massifs".

Hormis ces changements, nous pouvons constater une modification de la culture matérielle du fait de l'apparition d'objets d'importation tels que les cauris (*Cypraea moneta*) et d'un pendentif en bronze.

Des cultures comparables à Tagamré I furent reconnues sur les sites de Tchoukol et de Moundour, en association avec les derniers témoins de la "culture des massifs". Ces cultures certainement apparentées présentent des spécificités qui s'expliquent, pour certaines, par leur imbrication avec les cultures autochtones.

1.3.2. La culture de Tagamré II (fig. 14)

Alors que la technologie céramique ne semble guère différer de celle des populations de Tagamré I (28), la morphologie et les décors des poteries sont radicalement différents (29). Devant une telle variation des types morphologiques, et surtout, compte tenu du manque de liaison stratigraphique entre les niveaux recélant des indices de chacune de ces cultures, nous avons envisagé une explication de type fonctionnel à cette hétérogénéité (O. Langlois, 1995) : l'abondance des grandes jarres probablement destinées à préparer et à stocker la bière de mil, dans les niveaux récents du sondage V (sondage localisé à l'intérieur du rempart) pourrait s'expliquer par la probable présence de l'habitat dans ce secteur. Cette première hypothèse ne paraît pas résister à une observation de la position stratigraphique des rares tessons ornés de décors caractéristiques qui étaient présents dans les niveaux récents du sondage I. Ce sondage, localisé entre les sondages II et V, semble indiquer un certain diachronisme entre les artefacts les plus significatifs. De même, les niveaux post-mongossiens du sondage II étant en presque totalité des accumulations de détrit, le corpus des tessons devrait être globalement représentatif de l'ensemble de la production commune. La rareté des indices stratigraphiquement ordonnés nous empêche toutefois de dissocier avec certitude Tagamré I et II.

L'ornementation de la céramique de Tagamré II se caractérise par une forte proportion de larges bandes rapportées, de sections quadrangulaires ou hémisphériques, généralement incisées ou poinçonnées. Certaines de ces bandes, plus étroites, sont localisées sur l'épaule de vases "à goulot". L'abondance et la nature des bandes rapportées rappellent, bien sûr, la "culture des massifs". Toutefois la technique décorative la plus représentée est ici l'impression roulée de type TGR. Les cordelettes utilisées sont constituées de larges torons ce qui donne à certaines poteries un aspect fruste. Comme dans la culture de Tagamré I, les jambes des vases tripodes sont décorées à leur base de lignes ou de panneaux exécutés au poinçon.

(28) Nous remarquerons toutefois l'utilisation de lissoirs en croissant par certaines potières de Tagamré II. Cet objet, aujourd'hui utilisé par les Mofou-sud, les Guiziga-Loulou, les Daba, les Hina et les Guidar (M. Delneuf, 1989) est absent des niveaux attribués à Tagamré I.

(29) Ainsi certaines formes semblent avoir un fond conique.

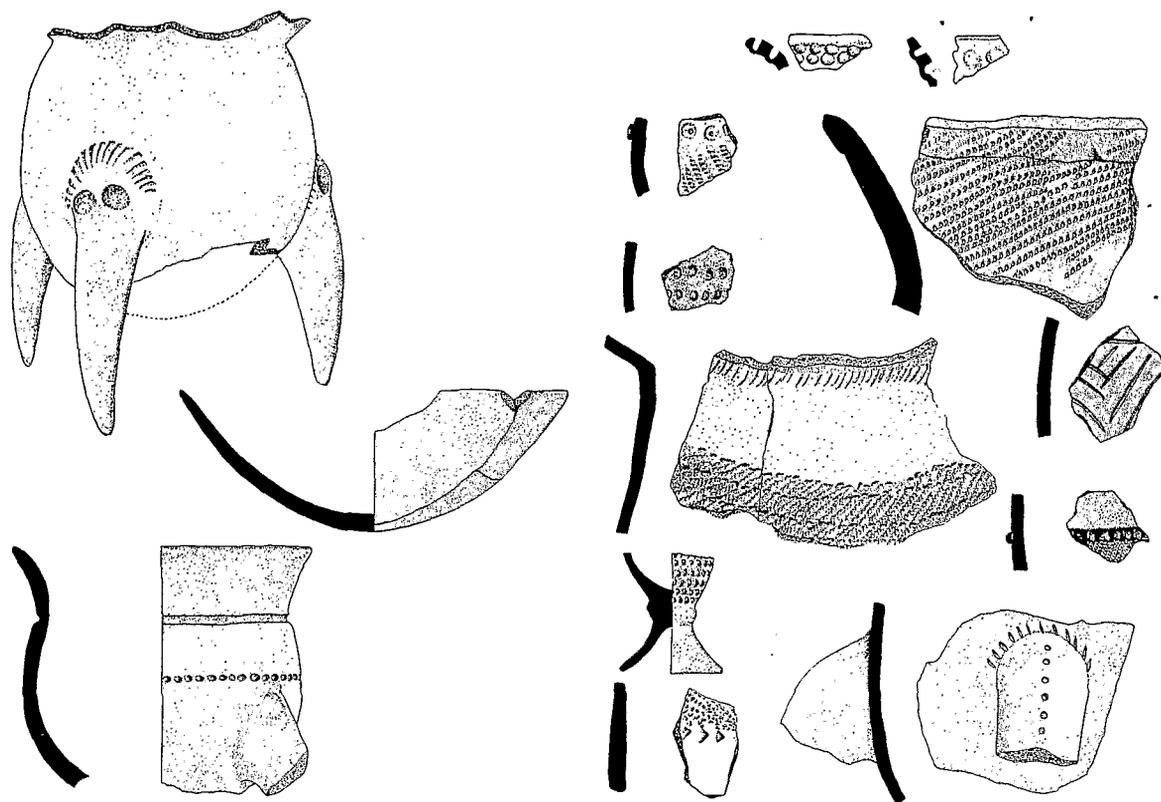


Fig. 13. — Poterie de Tagamré I.

Fig. 13. — Pottery from Tagamré I.

En plus des ustensiles à usage culinaire, nous avons exhumé dans les niveaux attribués à cette culture un nombre considérable de pipes incisées avec minutie, réalisées à partir d'une argile exceptionnellement fine (argile de termitière ?).

Tagamré II semble se poursuivre après l'apparition et la multiplication d'un matériel céramique "à dégraissant végétal", souvent associé à des impressions roulées de type KPR appliquées sur support humide. Cette dernière production est similaire à celle des potières musulmanes actuelles (ces potières appartiennent pour la plupart à l'ethnie kanouri). Tagamré II semble ainsi entrer dans l'ère actuelle, ère qui est caractérisée dans la partie de la plaine du Diamaré contrôlée par la population Peule, par un matériel céramique de ce type.

Le caractère typiquement montagnard du rempart observé à Tagamré tend à indiquer une origine occidentale des populations qui en sont les bâtisseurs (Tagamré II) (30). Il paraît concevable qu'au contact des populations de Tagamré I, de nou-

veaux arrivants venus des massifs-îles ("culture des massifs") aient modifié leur technologie céramique et développé l'utilisation du décor TGR.

2. TABLEAU DE LA POTERIE TRADITIONNELLE ET REGROUPEMENTS TRANS-ETHNIQUES (31) (fig. 15)

En dépit de l'insuffisance et de l'hétérogénéité des données concernant les productions "artisanales" actuelles, il est possible de dresser un tableau,

(30) La présence à Balda d'une population apparentée à celle des massifs, si elle n'est pas connue par les traditions orales locales est en revanche confortée par la linguistique : "la proximité du Baldamu et du Guiziga de Dogba (ou Guiziga nord) est manifeste." (H. Tourneux, in C. Seignobos et H. Tourneux, 1984 : 22)

(31) Nous adoptons pour les ethnonymes la transcription française courante.

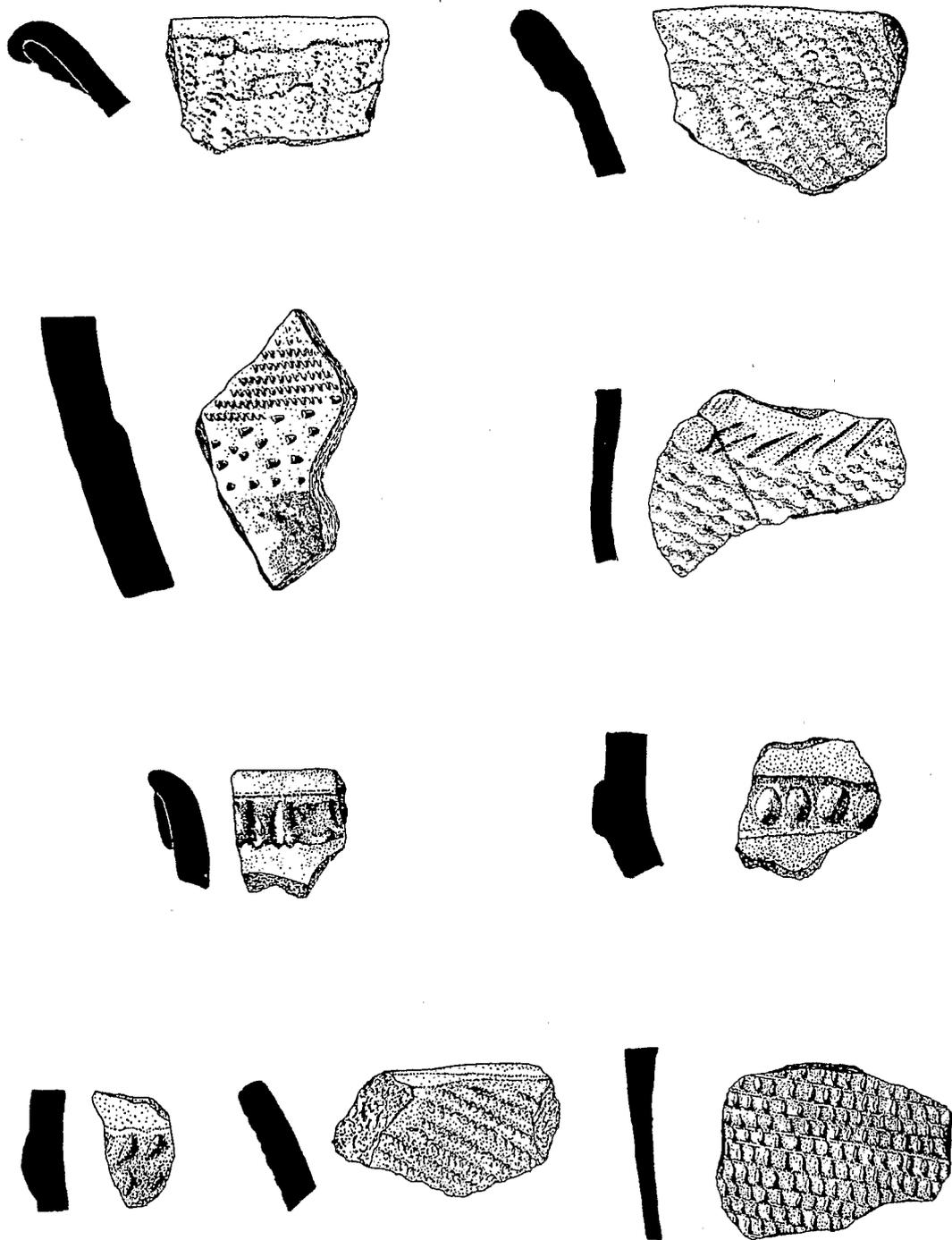


Fig. 14. — Poterie de Tagamré II (échelle 1/2).

Fig. 14. — Pottery from Tagamré II (scale 1/2).

certes incomplet, des techniques, des *corpus* morphologiques et stylistiques utilisés par les potières non musulmanes du Diamaré et de ses marges ⁽³²⁾.

2.1. LES VARIANTES TECHNOLOGIQUES (fig. 16 et 17)

Trois techniques de montage ont été inventées par M. Delneuf (1989) :

- le montage au moule, puis aux colombins (MC) : une galette de pâte est plaquée et mise en forme sur un fond de vase qui sert de calibre. Le corps du vase est ensuite monté aux colombins ⁽³³⁾ ;
- le montage au tampon et aux colombins (TC) : une boule d'argile, généralement posée sur une bille de bois, est mise en forme par tamponnage en la frappant avec un tampon de céramique. Comme dans la technique précédente, la partie supérieure du vase est montée aux colombins ;
- le montage CMC : la potière enroule un colombin dans le creux de sa main. Cette préforme est ensuite moulée sur un fond de vase. Ici encore, la partie haute est montée aux colombins.

Le montage intégralement aux colombins (C) est également représenté.

CMC, procédé apparemment peu répandu, ne concerne que les Mofou-nord, les Mada, les Mouyang, les Zoulgo, les Guemjek et les Ouldémé. La technique MC est pratiquée dans la partie méridionale de notre zone d'étude (chez les Guiziga-Moutouroua, les Fali et parfois chez les Moundang) et dans la partie septentrionale (chez les Plata, les Vamé, les Brémé, les Mora...). La technique TC est utilisée par la plupart des populations occupant les Mandara méridionaux et leurs piémonts : Mafa, Kapsiki, Mofou-sud, Guiziga-Loulou, Guidar, Hina, Daba... Les Tchouvok monteraient même la partie supérieure de leurs vases au tampon (K.B. Gavua, 1991 : 132). Le procédé C est employé par les Toupouri, les Moundang, les Mousgoum, les Massa et par quelques potières pratiquant aussi le CMC.

(32) Ce tableau synthétique a pour base les travaux de J.-P. Lebeuf (1961), M. Delneuf (1989), K.B. Gavua (1990) et S. McEachern (1991).

(33) Une technique hybride a été observée par J. Rapp dans le village fali de Pam (A. Marliac, J. Rapp, M. Delneuf, 1983, pp. 48-53). Elle consiste à mouler la partie inférieure du vase sur la paroi externe d'une poterie. La préforme ainsi obtenue est alors affinée en écrasant la pâte entre un tampon en terre cuite et un battoir en bois actionné par petits coups répétés. La partie supérieure du vase est ensuite montée aux colombins. Cette technique se rapproche donc davantage de la technique MC que du façonnage au tampon (TC).

M. Delneuf (1989 : 120), lors de son étude sur les productions céramiques actuelles du Diamaré, a pu observer une certaine corrélation entre la technologie de montage et la forme générale des vases. Cette observation, que l'on pourrait étendre à la qualité des inclusions, présente effectivement une réelle logique que l'on pourrait qualifier de "déterminisme technique" :

- la chamotte, par son pouvoir anti-adhésif, facilite le démoulage des vases (technique MC) et le décollage des préformes montées au tampon ;
- pratiquement, les techniques TC et MC tendent à produire plutôt des fonds ronds que des fonds coniques, à l'inverse des montages C et CMC.

Cette corrélation est pourtant contestée par bon nombre des productions céramiques réalisées par les populations voisines de celles étudiées par M. Delneuf.

Ainsi, les Mafa, qui montent leur céramique selon la technique TC, produisent des vases à fond conique, tandis que les populations septentrionales (Vamé, Plata, Mora...) moulent leurs vases mais n'utilisent jamais de chamotte. À l'inverse, les populations orientales (Massa, Toupouri, Mousgoum) mélangent de la chamotte à l'argile alors que le montage, qui est effectué uniquement aux colombins, permet la réalisation de vases à fonds indifféremment ronds ou coniques. Comme le souligne M. Delneuf, sans remettre totalement en question les corrélations observées sur les productions du Diamaré central, il convient de rester très prudent quant à leur caractère systématique.

L'abondance des exceptions à la "théorie déterministe" est d'autant plus préjudiciable qu'il est souvent difficile de préciser la technique de montage par l'observation de simples tessons ⁽³⁴⁾.

Nous pouvons cependant nous demander si, dans certains cas, la forme "aberrante" des fonds ne témoigne pas d'un changement de technique qui n'a pas induit une modification de la forme générale des vases ⁽³⁵⁾. Ce processus pourrait être supposé pour la céramique mafa qui présente certains caractères morphologiques et stylistiques proches de ceux des vases mofou-nord, mais qui sont de techniques radicalement différentes.

(34) Et ceci d'autant plus que, la partie supérieure des vases étant presque systématiquement montée au colombin, il s'avère nécessaire de distinguer les parties hautes des parties basses, ce qui est dans la plupart des cas illusoire.

(35) Ce processus a été noté sur les productions archéologiques : passage Salakien 1a/1b et Salakien 1b/2 et peut-être passage "culture des massifs"/Tagamré II.

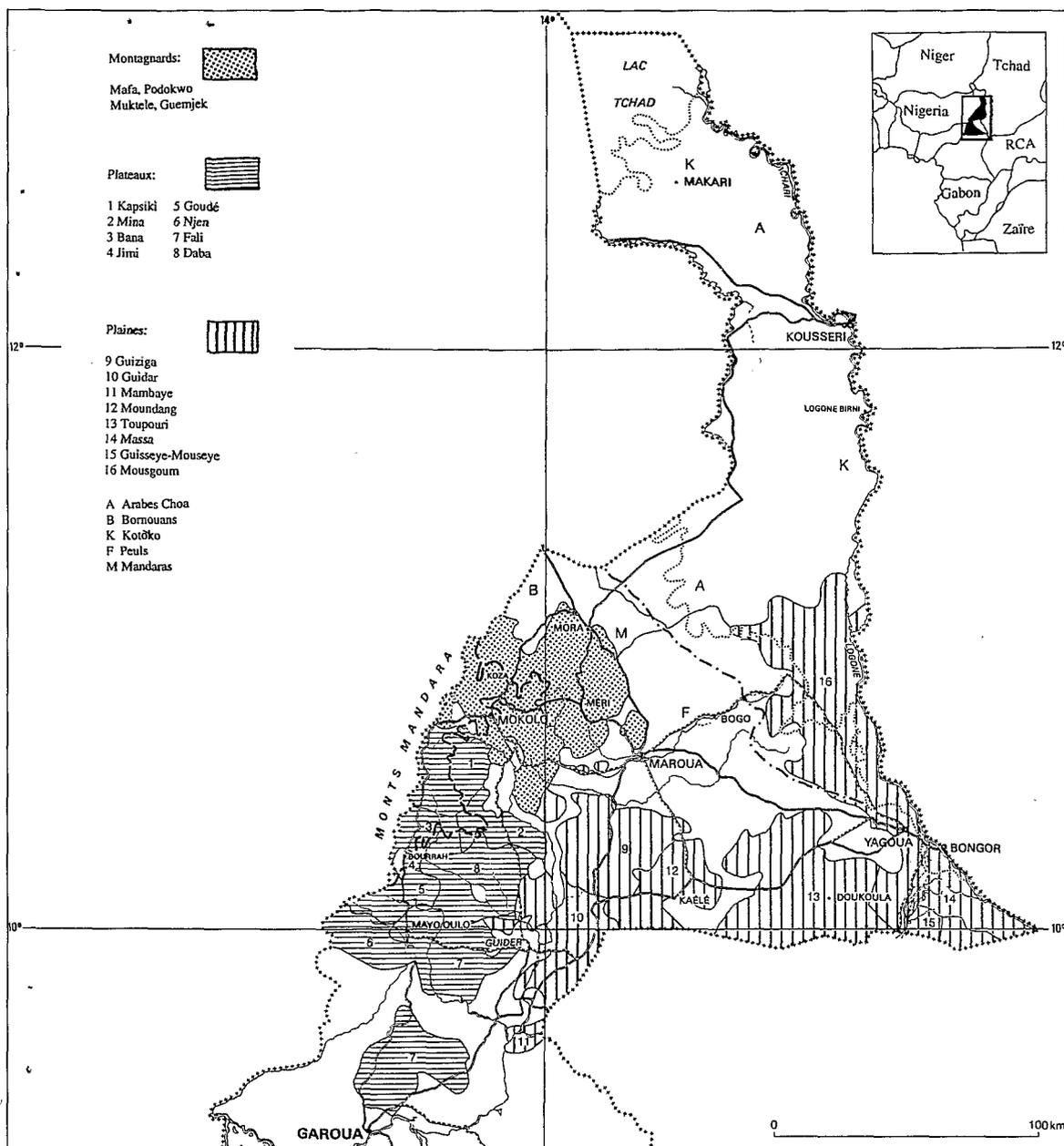


Fig. 15. — Répartition des ethnies actuelles.

Fig. 15. — Map of today ethnic groups.

2.2. LES VARIANTES MORPHOLOGIQUES

Il n'est pas dans notre intention de décrire, même schématiquement, le corpus morpho-fonctionnel des céramiques de chacun des groupes ethniques régionaux. Nous nous contenterons, comme nous l'avons fait pour les productions archéologi-

ques, de faire ressortir les principaux caractères des formes des céramiques actuelles.

D'une manière générale, les fonds ronds sont surmontés de panses globulaires, alors que les vases à fond conique présentent un profil plutôt ovoïde. Ici encore, il convient de remarquer la présence d'exceptions, la principale étant la for-

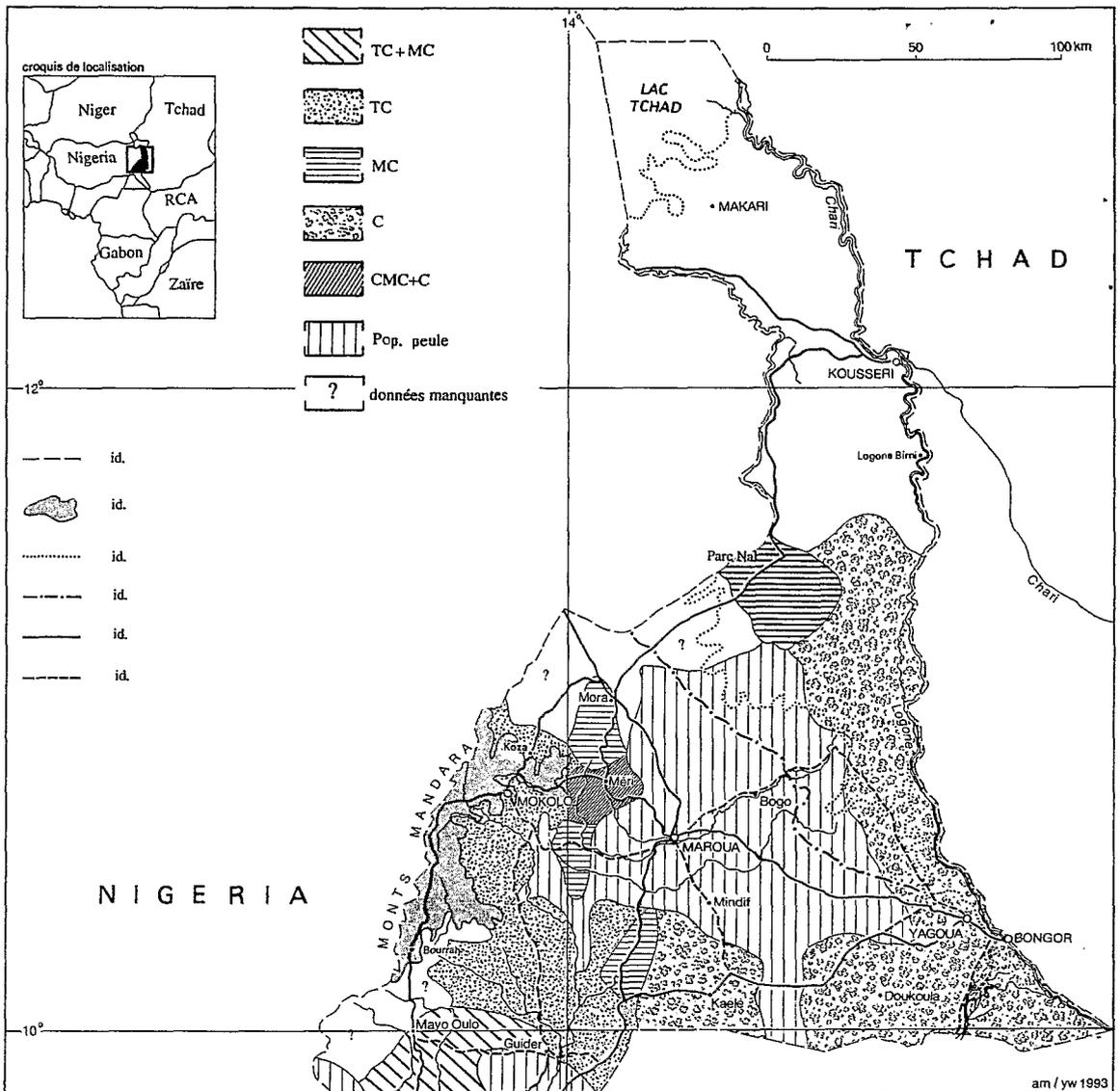


Fig. 16. — Technique de montage des poteries au Diamaré.

Fig. 16. — Pottery building technics in Diamaré.

me ovoïde des vases à fond rond fabriqués par les populations septentrionales (Vamé, Brémé, Mora, Plata...).

Nous aboutissons ainsi à un regroupement (36) :

- des productions globalement ovoïdes réalisées par les populations installées sur les massifs septentrionaux (Mafa, Mofou-nord, Guiziganord, Mouyang, Mada, Ouldémé, Zoulgo, Guemjek, Vamé, Brémé, Plata, Mora...) et sur les berges du Logone (Massa et Mousgoum) ;

– des productions globalement sphériques réalisées par les populations occupant les plateaux

(36) Pour opérer ce regroupement, nous avons pris en compte la morphologie générale des productions. Nous avons volontairement occulté les très nombreux contre-exemples : vases sphériques utilisés par les Mofou-nord pour cuire les sauces, vases carénés utilisés par les Toupouri pour cuire la bière...

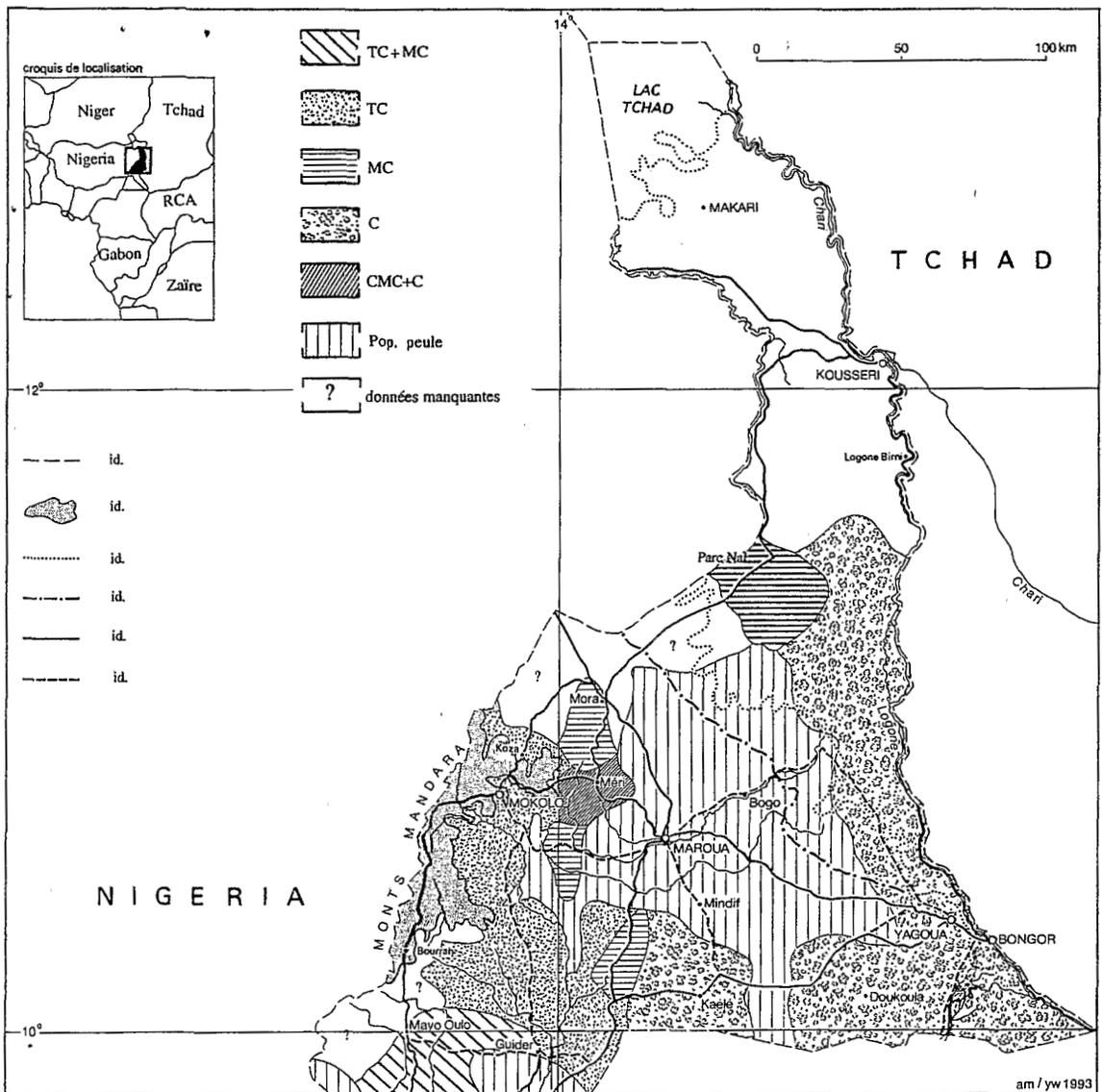


Fig. 17. — Utilisation de la chamotte au Diamaré.

Fig. 17. — The use of chamotte in Diamaré.

et les piémonts méridionaux : Guiziga-sud, Mofou-sud, Moundang, Daba, Hina, Fali, Toupouri...

Une étude des détails morphologiques (bords, cols) et des attributs (anses, becs verseurs) permettrait peut-être un découpage plus fin des productions.

Les descriptions et les dessins disponibles ne sont malheureusement pas suffisamment précis pour une observation de la variation de la morpho-

logie des cols et des bords. Ce détail morphologique s'est pourtant avéré être un caractère discriminant sur le matériel archéologique : bords salakiens enroulés/bords mongossiens et de Tagamré I souvent éversés rectilignes avec rupture. Nous signalerons ainsi seulement le retroussage particulièrement marqué des vases de portage des liquides produits par les Mafa et l'absence de col des grandes jarres fabriquées par les populations septentrionales (Vamé, Brémé, Mora, Plata...).

Nous sommes donc contraints de regrouper les productions selon un unique critère : la forme des attributs les plus fréquemment accolés aux panses des vases à liquides, à savoir les éléments de préhension (37).

Les éléments additionnels sont généralement positionnés sur les formes typologiquement les plus variées : les vases de portage des liquides et les vases de service de la bière de mil. Certaines formes, fabriquées notamment par les Mafa et les Fali, et destinées à préparer et à conserver la nourriture sont cependant pourvues de petites anses.

Cette variabilité maximale s'explique très probablement par le caractère mobile des vases de transport qui a doté ces formes d'un rôle " d'étendard ethnique " et par le caractère rituel de la consommation de la bière de mil, qui a fait des vases de service le support privilégié de la symbolique du groupe. Nous pouvons cependant nous demander si la forme des anses, ainsi que leur position sur le vase, ne sont pas davantage liées à la technique de portage pratiquée qu'à une volonté esthétique/emblématique bien affirmée. Nous remarquerons ainsi un lien évident entre, d'une part l'unique anse boucle des vases mafa et un portage sur l'épaule, le vase maintenu légèrement incliné et, d'autre part les deux anses bipartites opposées des *ko-kulom* des populations du versant oriental des Mandara et un portage sur le sommet de la tête, les deux bras tendus (38). Il n'en demeure pas moins qu'un choix existe, qu'il soit d'ordre technique, stylistique ou les deux à la fois : les populations de la région de Mora (Plata, Afam, Doumwa, Mora, Ourza, Vamé-Brémé), dont la culture matérielle a été regroupée sous le terme générique de " tradition maslava " (*tm*) par S. MacEachern (1990), pratiquent le même type de portage que leurs voisins méridionaux (" tradition de Tokombéré " (*tk*) définie par ce même auteur), mais les anses, bipartites dans la *tk*, sont larges et d'un seul tenant dans la *tm*. De même, à l'inverse des vases mafa, les vases de portage *podokwo* qui sont eux aussi maintenus sur l'épaule sont souvent dépourvus d'éléments de préhension.

Ainsi, une typologie des éléments de préhension témoigne de choix culturels qui englobent des

facteurs techniques, pratiques et stylistiques. Pour cette raison, il nous paraît nécessaire de présenter ici les principaux types d'anses représentés dans notre région.

- les anses horizontales bipartites : caractéristiques de la *tk* (Mada, Mofou-nord, Guiziga-nord, Mouyang, Zoulgo, Guemjek...);
- les anses plates horizontales d'un seul tenant : présentes dans la *tm* (Plata, Afam, Ouldémé) et chez certaines populations méridionales (Moundang, Guiziga-sud, Mofou-sud) ;
- les anses de section ronde : horizontales sur les vases de conservation et de préparation de la nourriture produits par les Mafa et les Fali, elles sont verticales sur certains vases à liquide produits par ces mêmes groupes et par les Mofou-sud et les Guiziga-sud.

2.3. LES VARIANTES DÉCORATIVES (fig. 18)

La poterie de *tm* est généralement décorée de bandes polies (ou dépourvues de tout traitement) alternées avec des bandeaux décorés " à la roulette de corde torsadée " (décor TGR). Ce décor est souvent associé à des séries d'incisions verticales ou obliques ou à des lignes d'empreintes de poinçons.

Les vases destinés à la préparation et au stockage de la bière sont, par ailleurs, ornés d'une bande rapportée profilée de manière dissymétrique. Cette applique est habituellement recouverte de décors à la molette TGR. Afin d'en augmenter la résistance, la partie inférieure de ces vases est très souvent surépaissie par l'ajout d'une barbotine riche en inclusions minérales (crépissage).

Dans la *tk*, la décoration des poteries repose sur différents éléments :

- l'adjonction d'une bande rapportée de profil symétrique, décorée à la roulette de fibres nouées (décor KPR), qui ceinture la forme le plus souvent à son point de diamètre maximal ;
 - la réalisation de panneaux ou de bandes d'impressions roulées de type KPR ;
 - une absence de lissage sur la partie supérieure de certains vases qui préserve le relief des colombins. Ce relief est souvent rehaussé par un rainurage ;
 - le crépissage est le plus souvent appliqué sur la base des vases amenés à subir la flamme.
- Chez les Mada, les vases de service de la bière sont souvent impressionnés à la molette KPR, avec un rajout de pastilles, alors que chez les Mofou-

(37) Les formes à becs verseurs, quoique produites par certaines potières, notamment fali de Bossoum (J.P. Lebeuf, 1961 : 263) et mousgoum, sont aujourd'hui plutôt rares.

(38) Il en résulte aussi une corrélation entre le type de portage et le diamètre à l'ouverture (beaucoup plus petits pour les vases de portage mafa que pour les *ko-kulom* des Mofou-nord).

nord le décor KPR est parfois associé à des lignes poinçonnées.

La céramique mafa est souvent décorée de bandes appliquées aux profils symétriques impressionnées au peigne, au "stylet" ou au doigt et de larges panneaux ou bandes d'impressions roulées KPR. Les lignes d'impressions au peigne, que l'on observe au niveau du diamètre maximal, sont parfois doublées au-dessous de la lèvre.

Les jarres de service de la bière sont couramment ornées de bandes rapportées de profil symétrique, parfois incisées, et de pastilles sur bandes impressionnées à la molette KPR.

Les poteries fabriquées par les populations méridionales et orientales, qu'elles soient montées selon les techniques C, TC ou MC, sont minutieusement décorées. Aucune étude systématique n'a été réalisée sur ces productions. Nous pouvons seulement remarquer la fréquence des décors poinçonnés et incisés, ainsi que la récurrence du triangle dans de nombreuses compositions. Les pastilles appliquées semblent particulièrement fréquentes sur les productions des Mofou-sud. Les impressions roulées sont également très courantes : KPR dans la partie occidentale (Daba, Guiziga et Mofou-sud), TGR dans la partie orientale (Massa, Mousgoum, Moundang). Les poteries toupouri, particulièrement soignées, sont parfois ornées d'un décor en triangles nécessitant la maîtrise de différentes techniques (engobage, incisions, impressions roulées...). Cette dernière technique est pratiquée à l'aide de trois types de molettes souples (dont le TGR et le KPR) souvent utilisées pour orner la même forme.

3. DES PRODUCTIONS ARCHÉOLOGIQUES AUX PRODUCTIONS TRADITIONNELLES

À l'issue des descriptions des différentes productions, tant archéologiques que traditionnelles, il est séduisant de tenter de dégager les principaux fils qui ont conduit des unes aux autres. Par là même, nous pouvons espérer visualiser les courants migratoires (et/ou les axes de diffusion) dont la succession des différentes cultures mentionnées est la probable manifestation. Dans le contexte actuel des connaissances, démêler cet écheveau est encore extrêmement délicat, sinon impossible. Nous nous contenterons donc de faire quelques remarques et de noter certaines tendances que nous espérons confirmer ou infirmer au cours des recherches à venir.

3.1. LES PRODUCTIONS ACTUELLES OBSERVÉES EN CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE

Du tableau des productions actuelles, il ressort une grande hétérogénéité qui contraste avec la monotonie des productions archéologiques de l'AFM. Cette monotonie, qui semble s'atténuer dès le début de l'AFF, laisse ainsi la place à une extrême diversité au seuil de la période historique.

Ainsi, les sondages récents, réalisés en zone mofou/guiziga nord (Tchoukol et Moundour) et en zone moundang (Lara), suggèrent le caractère très récent (seconde moitié du XVIII^e siècle ?) des productions actuelles, du moins dans leur zone d'extension présente (39).

Une première rupture sensible au niveau des cultures matérielles apparaît donc à la période pré-coloniale. Les fils conducteurs, que nous espérons suivre au-delà de la période historique, semblent rompus à l'aube de la période peule (40). L'apparition de cette population conquérante serait-elle la cause d'un tel phénomène ? Il semble exclu d'y voir un lien de causalité directe. En effet, les productions des populations animistes actuelles ne semblent que peu influencées par les techniques et les formes des potières musulmanes (essentiellement d'ethnie kanouri). En revanche, nous pouvons penser que le contexte d'insécurité, préexistant mais renforcé par l'arrivée des Peuls, a pu être un catalyseur qui a accéléré la recomposition des cultures matérielles. Ainsi, alors que les raids esclavagistes antérieurs ont probablement entraîné un repli systématique des populations sur des positions retranchées, les Peuls, dont le dessein était une installation permanente, se sont vus opposer des "armées" rassemblant différents groupes ethniques. Ces alliances, souvent de courte durée, et l'arrivée de populations refoulées, dispersées en différents endroits, ont pu conduire à une meilleure circulation des techniques et des formes. Cette circulation, encore accélérée par l'implantation de marchés locaux et régionaux au début du XX^e siècle, se stabilisera pour constituer des cultures matérielles pan-ethniques (tradition maslava, tradition de Tokombéré...).

Les productions actuelles seraient donc le reflet plus ou moins brouillé d'alliances occasionnelles

(39) À Tchoukol, l'apparition de la *tk* est datée de 200 ± 45 BP (OBDY 1 189).

(40) Selon les auteurs, la prise de Maroua par les *Fulbe* se situe à l'extrême fin du XVIII^e siècle ou au début du XIX^e siècle.

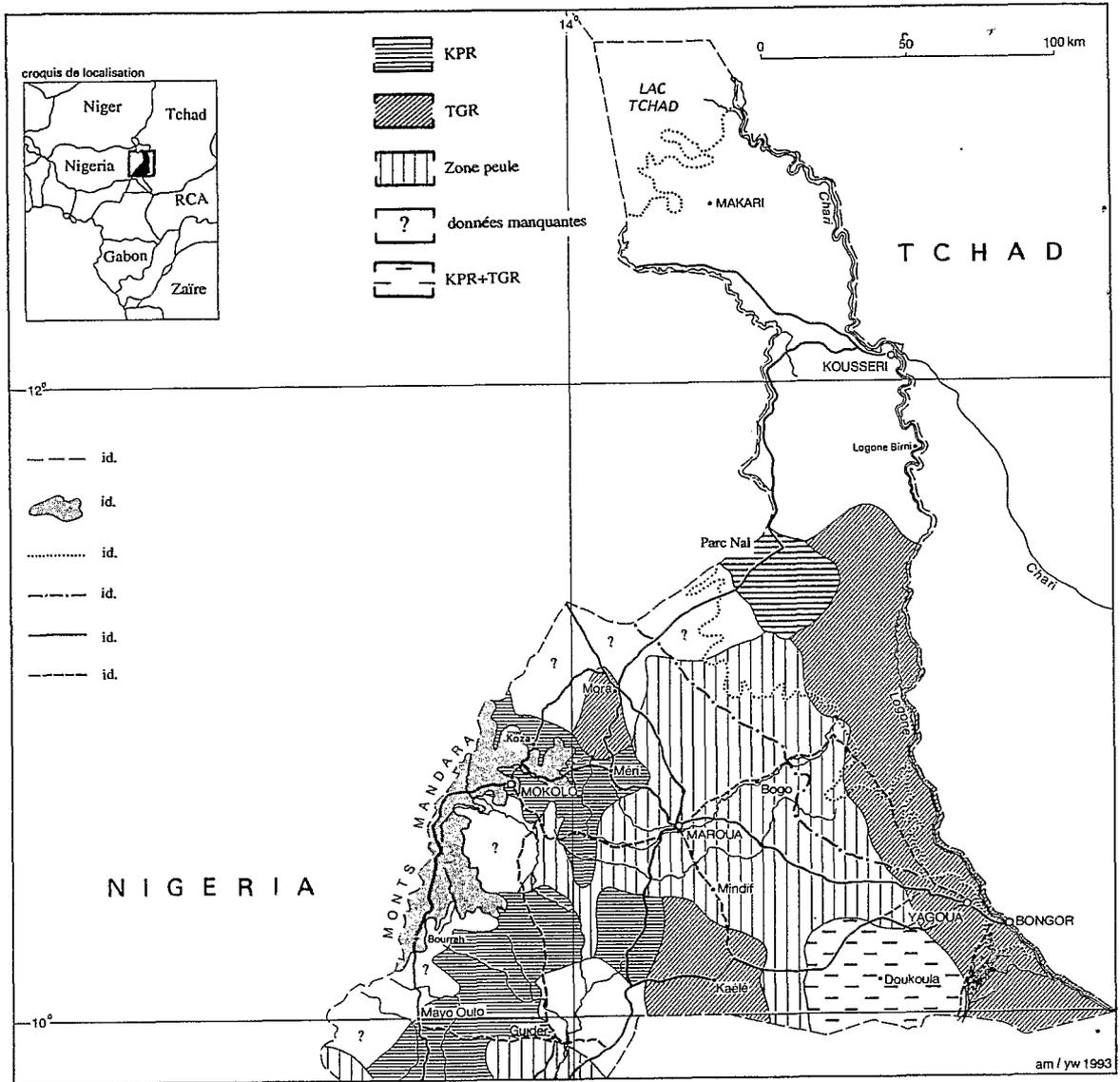


Fig. 18. — Type de molette souple utilisée.

Fig. 18. — *Type of soft roulette used.*

entre groupes d'origines diverses pour la plupart refoulés, et du dispersement sur un vaste territoire de populations plus ou moins apparentées. L'hypothèse d'une "recomposition ethnique" profonde paraît confortée par l'origine commune de clans aujourd'hui dispersés dans des ethnies différentes, mais produisant et/ou utilisant des céramiques relevant des mêmes traditions.

Ainsi, à l'intérieur de la "tradition de Tokombéré" :

- les Houloum, les Djébé, les Kakata d'ethnie guiziga et les Dinguizé de Dougour d'ethnie

mofou disent venir de Djaggara (au pied de l'hosséré Midjivin) ;

- les Mandzah de Douroum d'ethnie mofou, les Gadoua et les Bizem d'ethnie guemjek disent venir de Makabay (près de Maroua) (41).

(41) Les Guemjek sont, il est vrai, souvent considérés comme appartenant à l'ensemble mofou (J.-F. Vincent, 1991).

Les productions céramiques traditionnelles pourraient donc être la résultante d'un *melting pot* de caractères techniques, morphologiques et stylistiques choisis dans le *corpus* des caractères véhiculés par les différents groupes en présence (42). Cette genèse complexe est, selon nous, l'explication principale des variations importantes observées entre les productions actuelles et les productions archéologiques mêmes les plus récentes. Il semble donc tout à fait impossible, dans l'état actuel des recherches, de relier avec certitude les cultures matérielles traditionnelles aux cultures matérielles archéologiques. Tout au plus pouvons nous émettre quelques hypothèses et faire quelques remarques d'ordre très général.

Ainsi, si nous pouvons présumer de l'origine partiellement méridionale (hors de notre zone d'étude) de la céramique Moundang, la *tk* trouvée *in situ* à Tchoukol succède aux productions archéologiques antérieures (Mongossien, Tagamré I et "culture des massifs") sans que l'on puisse définir clairement un lien avec ces dernières, ni avec les productions archéologiques voisines.

3.2. SUCCESSION DES DIFFÉRENTES CULTURES ARCHÉOLOGIQUES : RUPTURES, CONTINUITÉS ET AXES DE DIFFUSION

La rupture constatée au seuil de la période historique semble malgré tout avoir épargné de rares passerelles entre les productions archéologiques et les productions traditionnelles. La plupart ne concernent que des caractères décoratifs isolés qui semblent traverser une partie de la séquence chronologique régionale.

Ainsi, nous pouvons remarquer la partition, selon un axe Nord-Ouest/Sud-Est, des différents types de molettes utilisées (fig. 18) : les populations septentrionales (de *tm*) et les populations orientales (Moundang compris) utilisent la corde torsadée (TGR) alors que la plupart des populations occidentales (appartenant à la *tk*, à l'ensemble mofou/guiziga sud et au groupe mafa) utilisent des molettes de fibres (KPR). Les potières toupouri emploient les deux types de molettes souples précitées et une molette rigide qui leur est spécifique.

Cette partition géographique est d'autant plus remarquable qu'elle semble exister durant la presque totalité de la séquence chronologique :

- au Nord et à l'Est, les impressions TGR sont abondantes : " culture de Moundour ", Mongossien, Tagamré I, Tagamré II et, dans une moindre mesure, " culture des massifs " ;
- au Sud, les rares impressions roulées sont de types TGR et KPR : Salakien et Post-Salakien (43).

Au niveau extra-régional, nous noterons la présence de poteries décorées au KPR à la surface de certains sites sub-actuels au nord et au sud de Garoua et, plus au Sud, l'utilisation de ce type de roulette dans la région de Bouar (R.C.A.).

Par ailleurs, l'un des traits principaux qui distingue le matériel archéologique des sites de la plaine péritchadienne de celui des sites plus occidentaux (région de la Yobé) est justement l'abondance des motifs KPR (*nodular roulettes*) sur ces derniers (G. Connah, 1981).

Nous pouvons penser que ce type de constante est le témoignage d'une parenté culturelle plus ou moins préservée entre les populations archéologiques et les groupes ethniques actuels. Ces constantes présentent en outre l'intérêt de nous indiquer les axes migratoires et/ou de diffusion les plus marquants, et ceci par la simple observation de leurs évolutions spatiales.

Ainsi, si nous ajoutons à la présence quasi exclusive de la molette TGR, l'abondance des bandes rapportées asymétriques et des anses plates d'un seul tenant dans le Mongossien et la culture de Tagamré I d'une part et dans la *tm* d'autre part, il est hautement probable qu'il existe une filiation entre ces cultures matérielles.

La filiation des productions archéologiques méridionales et des productions des populations méridionales actuelles est moins claire. Nous remarquerons tout de même l'utilisation des molettes KPR dès le début de l'AFM dans cette zone (Salakien ancien). Par ailleurs, nous avons pu y observer une modification des anses. Ainsi, à l'anse unique verticale de section ronde du Salakien, dont la forme rappelle l'élément de préhension des vases de portage *fali* et *mafa*, succèdent des anses de sections

(42) Nous pensons avoir observé ce type de phénomène avec la métamorphose de la " culture des massifs " en " Tagamré II " au contact de " Tagamré I ".

(43) Il n'existe que peu d'exemples archéologiques locaux où la roulette KPR est la seule représentée. La partition semble surtout s'opérer entre les populations connaissant le KPR et les autres : la roulette TGR étant une simple corde torsadée du même type que celles utilisées comme liens, tous les groupes la possédaient dans leur " bagage technique ".

rondes tendant vers le bipartisme ("culture des massifs", Post-Salakien, Tagamré II) qui caractérisent aussi la "tradition de Tokombéré".

Les traditions orales peuvent-elles nous aider à interpréter les changements constatés au niveau de la culture matérielle ? Les récits d'origine nous révèlent que, jusqu'au seuil du XVIII^e siècle, les courants de peuplement les plus puissants étaient issus du Nord-Est et du Nord-Ouest. Un courant d'origine orientale ou nord-orientale, très souvent mentionné dans les traditions orales (C. Seignobos *et al.*, 1984 ; C. Seignobos, 1986), aurait ainsi pour origine lointaine le lac Fitri, avec des étapes telles que le Darkan, le Baguirmi et l'interfluve Logone-Chari (fig. 19). Un second courant aurait amené différents groupes des marches du Bornou vers les régions les plus méridionales. Ces groupes auraient glissé de part et d'autre de la chaîne des Mandara, atteignant pour certains la Haute-Bénoûé. Nous ne disposons malheureusement d'aucune donnée sur les productions archéologiques de la région du lac Fitri et du Baguirmi et guère davantage concernant le Sud du Bornou. Cette lacune nous interdit ainsi de certifier l'origine géographique des principales cultures matérielles observées. Les données archéologiques collectées dans la partie septentrionale du Diamaré sont cependant compatibles avec la prédominance de courants d'origine nord-orientale durant l'AFM2 et l'AFF :

- la présence de *jiddel* érigés par les auteurs de Tagamré I évoque une influence nord-orientale ;
- le fer d'iler (fig. 20) découvert à Moundour dans une sépulture datant probablement de la fin de l'AFM (recouverte de tessons caractéristiques du Mongossien et de la "culture des massifs" et contenant un bracelet en alliage cuivreux) est caractéristique de la bande sahélienne. Aujourd'hui, il est encore utilisé dans la région du lac Fitri et jusqu'au Guéra alors que, dans les états centralisés plus occidentaux (Kanem, Bornou et même Baguirmi), il fut peu à peu remplacé par la *daba* (C. Seignobos, 1984) (fig. 21) ;
- le caractère imbriqué du Mongossien, de la "culture des massifs" et, dans une moindre mesure de la culture de Tagamré I dans les niveaux récents des sites de piémont (Tchoukol et Moundour) laisse supposer des relations suivies entre la plaine inondable et les massifs. Nous pouvons imaginer que ces relations, de plus en plus soutenues si l'on en croit l'augmentation du nombre des fossiles directeurs mongossiens à Tchoukol, se développent du fait de l'arrivée sur les massifs de groupes de plaines

repoussés par de nouveaux arrivants et cherchant refuge sur les hauteurs. Les massifs-îles sont effectivement les premiers refuges offerts aux groupes occupant les plaines septentrionales et en particulier aux Mongossiens installés à l'Est et au Nord-Est.

Certains de ces groupes septentrionaux semblent avoir contribué à diffuser des technologies autrefois inconnues et développé les réseaux d'échanges :

- modification des techniques métallurgiques anciennes (fer) et/ou introduction de nouvelles techniques (bronze) se manifestant par la présence de nombreux fragments de creusets ;
- banalisation des objets en bronze ;
- multiplication des objets importés : *cypraea moneta* et perles de verre.

Dans la partie méridionale du Diamaré, l'apparition du Post-Salakien (XII-XIII^e siècles), culture manifestement comparable à la "culture des massifs" (cf. *infra*), pourrait également être attribuée à un courant d'origine plus ou moins septentrional.

Un courant migratoire globalement plus tardif d'axe Sud-Nord est par ailleurs mentionné dans de nombreuses traditions orales. Pouvons-nous attribuer à cette poussée des populations de langues Adamawa le déplacement vers le Nord de la ligne de démarcation entre les molettes TGR et KPR (le KPR de la *tk* remplaçant le TGR des cultures antérieures) ? Il paraît encore bien prématuré de l'affirmer, cette substitution pouvant avoir pour origine un déplacement de populations (ou une diffusion) en provenance de la partie occidentale des Mandara. Quelle qu'en soit la nature, la "culture des massifs" disparaissant des inselbergs à l'apparition des témoins de la *tk*, ce courant pourrait être à l'origine de la dispersion sur les hauteurs des populations installées sur les piémonts. Un matériel rappelant celui de la "culture des massifs" a été trouvé à la surface des montagnes guemjek et en pays mafa. Il n'est donc pas exclu que certains groupes proto-guemjek, proto-mafa, etc., aient occupé le pied des massifs-îles s'élevant autour de Maroua, avant d'être repoussés sur les hauteurs. Ce refoulement éventuel peut-être contemporain de l'apparition de Tagamré II au pied de l'hosséré Balda.

Il est probable que les changements observés au Diamaré trouvent des équivalents dans les régions voisines, et en particulier dans la région de Garoua où une large partie du matériel vu à la surface des buttes ne semble guère différer de celui des cultures de l'AFF du Diamaré : abondance des tessons chamottés, décors analogues...

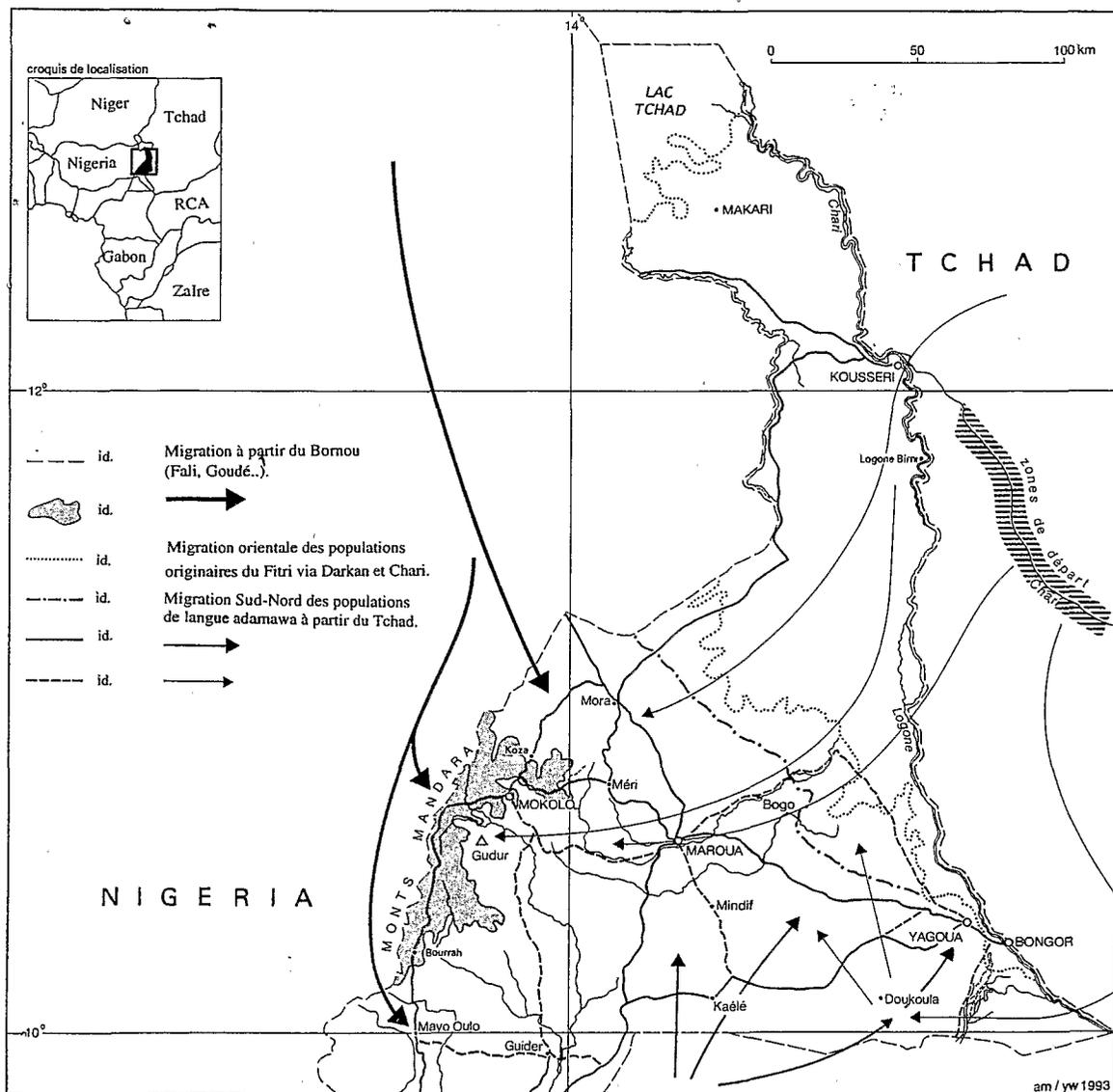


Fig. 19. — Migrations (d'après Seignobos C.).

Fig. 19. — Migrations (after Seignobos C.).

Par ailleurs, les décors de certaines jarres funéraires exhumées à Dolu Koptu (phase Tinguelin II datée du milieu du XVII^e siècle), paraissent semblables à ceux ornant les grands tessons extraits des sépultures de Moundour ("culture des massifs"). J.-G. Gauthier (1979) voit dans ces jarres la marque d'une migration "sao" connue par les traditions orales. La présence de statuettes en terre cuite et le type d'inhumation induisent en effet cette interprétation. Pourtant, les décors figu-

rant sur ces vases semblent n'avoir aucun équivalent en zone sao. Compte tenu de ces éléments, nous pourrions émettre l'hypothèse du transit de populations "sao" dans les massifs (région située entre la plaine péritchadienne et le Tinguelin) et d'un syncrétisme qui aurait abouti à la culture de Tinguelin II. Une seconde hypothèse serait l'origine septentrionale commune de Tinguelin II et de la "culture des massifs". La pratique funéraire originelle (inhumation en jarre) aurait été

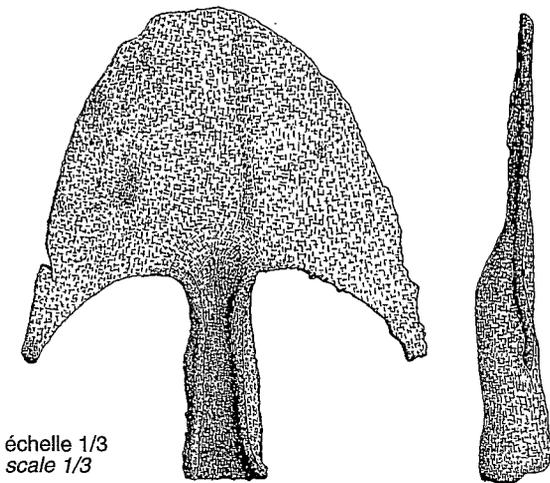


Fig. 20. — Fer d'iler trouvé dans le site de Moundour (St 25).

Fig. 20. — The iler found in the site of Mundur.

maintenue par les migrants parvenus autour du Tinguelin alors que les groupes installés dans les piémonts orientaux des Mandara auraient adopté les pratiques funéraires de leurs voisins mongosiens. Pour être prises en considération, ces hypothèses nécessiteraient le positionnement de "Tinguelin II" à l'intérieur d'une séquence chronoculturelle locale.

Nous pouvons nous rendre compte dès à présent des difficultés intrinsèques auxquelles nous nous trouvons confrontés dès que nous tentons de démêler les liens fragiles reliant encore les "cultures archéologiques" et les "cultures traditionnelles". Le plus souvent, nous voyons se dessiner le spectre d'un axe migratoire, apparaître une "tendance", sans que ces phénomènes nous laissent véritablement espérer une vérification ultérieure.

Les liens qui existent entre les différentes cultures archéologiques ne sont guère plus aisés à définir. Il apparaît de toute évidence que certains caractères sont communs à la plupart des cultures décrites : abondance des vases tripodes, bandes rapportées... Seul le Salakien, dont nous avons souligné l'"autochtonie", présente des caractères véritablement originaux. À partir de l'AFM2 toutes les cultures reconnues présentent d'indéniables similitudes qui ne masquent pourtant pas la dichotomie nord-sud. Ainsi, la "culture des massifs", le Post-Salakien et Tagamré II présentent une même base décorative : la bande rapportée symétrique incisée/impressionnée. La morpho-

logie et la technologie des vases qui supportent ces décors permettent pourtant de distinguer différents ensembles spatialement définis que nous avons dénommés "cultures".

Nous pouvons supposer que les analogies perceptibles sont le résultat de phénomènes complexes, induits peut-être par l'apparition des mêmes éléments exogènes qui, s'intégrant au sein de cultures très dissemblables, évoluent différemment. Ainsi il est possible que la "culture des massifs" et le Post-Salakien, qui semblent apparaître à la même période, aient une origine commune. En effet, nous pouvons imaginer l'apparition d'une culture X dont l'ornementation de la production céramique serait basée sur l'application de bandes rapportées hémisphériques ou quadrangulaires incisées. Dans la plaine méridionale, s'implantant parmi les Salakiens qui depuis quelques siècles utilisent la chamotte et produisent peu de grandes jarres, serait apparu le Post-Salakien. En revanche, dans les piémonts où les contacts avec les Mongosiens sont plus manifestes, cette même culture aurait donné la "culture des massifs" caractérisée par de grandes jarres, une non-utilisation de la chamotte et un type d'inhumation "sous couverture de tessons".

Dans l'état actuel des travaux, ces quelques lignes relèvent davantage du scénario que de l'explication scientifique. Mais, dans le contexte qui est le nôtre, pourrions-nous aller beaucoup plus loin ? La reconnaissance des axes migratoires nécessiterait une somme de connaissances concernant les cultures matérielles actuelles et archéologiques des régions périphériques qui est loin d'être atteinte. Les quelques zones géographiques mises en lumière çà et là révèlent parfois des analogies troublantes entre des cultures matérielles pourtant très distantes. Ainsi en est-il des *heavy elbow-shaped lug* caractérisant la Yagha Ware des bords de la Volta noire au Ghana, qui sont les répliques de nos "anses bipartites" (D. Calvocoressi, 1977 : 179-186). Dès lors, dans l'état d'avancement de la recherche archéologique régionale, est-il raisonnable de baser une reconstruction de l'histoire du peuplement sur des analogies entre les différents caractères des rares cultures matérielles décrites ? Il convient pour le moins de rester très prudent quant à l'interprétation des données obtenues, interprétation qui demeurera la plupart du temps tout à fait hypothétique.

Ainsi, si aucune donnée archéologique ne s'oppose au schéma de peuplement retracé par la plupart des historiens travaillant sur la région, la preuve archéologique d'un tel schéma reste à trouver.

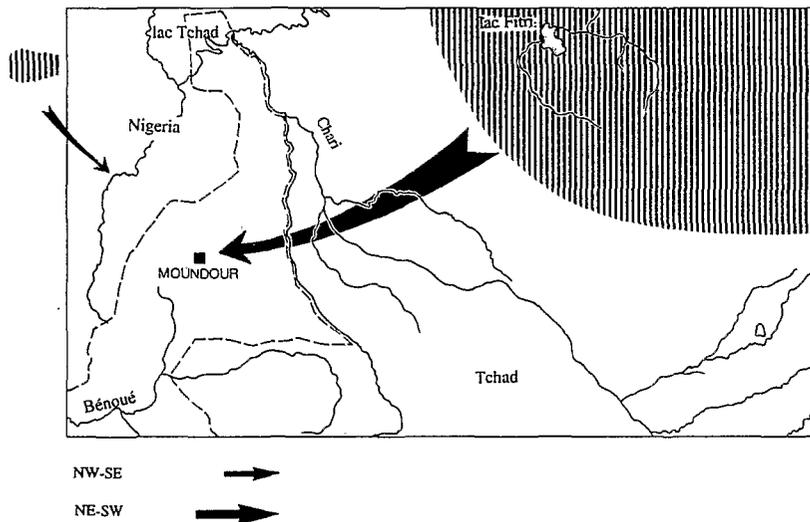


Fig. 21. — Origine de l'iler (d'après Seignobos C., Orstom éd., 1984).

Fig. 21. — Origin of the iler (after Seignobos C., Orstom ed., 1984).

Cette preuve ne peut-être cherchée que dans une perspective régionale. La méthode la plus sûre serait de remonter les fils des courants migratoires jusqu'à leurs zones de départ. Dans notre région enclavée entre le Tchad à l'Est et au Sud et le Nigeria à l'Ouest, cette méthode est peu compatible avec les impératifs administratifs régissant toute recherche. Il nous faut donc chercher dans un territoire limité artificiellement les témoignages de ces courants migratoires transfrontaliers (44).

En attendant la mise en place de programmes de recherches ayant une portée véritablement régionale, ce ne sera donc qu'en multipliant le nombre des sondages archéologiques sur l'ensemble du terrain accessible que nous devons arriver à ordonner chronologiquement les principaux phénomènes régionaux intervenant au cours de ces quelques siècles et à cerner une réalité historique qui se révèle d'ores et déjà d'une grande complexité.

(44) Ce handicap est encore alourdi par la brièveté de la période cruciale de l'histoire du peuplement (entre le XVII^e siècle et aujourd'hui). Il est en effet incontestable que ces quelques siècles ont vu le paysage humain bouleversé par l'arrivée de différentes populations. De nombreuses transformations technomorphologiques sont intervenues durant l'AFF. Or, il convient de remarquer que, pour cette période, les datages au radiocarbone aboutissent à des résultats dont la précision est très souvent bien en deçà des nécessités.

4. L'ETHNIE COMME CONCEPT INTERPRÉTATIF OPÉRATIONNEL (A. MARLIAC)

Nous voyons que la cartographie des regroupements comme ceux que nous venons de faire ne recouvre ni la distribution spatiale des ethnies actuelles connues au Diamaré, ni la distribution spatiale datée des civilisations de l'Âge du Fer final exposée au § 1. Si l'on repère parfois, à travers le temps, une sorte de "filiation", confortée ou non par un axe migratoire connu, elle repose sur peu de traits culturels ou sur des juxtapositions ou superpositions géographiques plausibles mais à très petite échelle. Le plus souvent, une grande hétérogénéité résulte des essais de filiation directe entre telle ethnie et telle paléoculture.

Les schémas explicatifs d'évolution déductibles de l'étude des cultures matérielles ne rendent que très partiellement compte des processus qui ont conduit à la formation des groupes humains autoréférencés et aujourd'hui observables : les ethnies. La situation du Nord-Cameroun est, à ce sujet, révélatrice : la recherche ethnologique (C. Tardits, 1981) face à l'unicité des ethnies/peuples dont se réclament sans hésiter tous les interlocuteurs de la région, a dessiné une réalité éclatée en clans, lignages, familles et même individus, évoluant au gré d'événements, catastrophiques ou non, aussi bien régionaux que locaux, sinon individuels, racontés dans des récits plongés par la base dans un tréfonds mythique, formulés et reformulés au gré des

besoins politiques. Ainsi, dans les traditions orales, naissent ou apparaissent, se développent, perdurent, triomphent ou s'étiolent pour parfois disparaître, des peuples ou des fractions et ceci antérieurement à l'impact peul au XVIII^e siècle. Nous avons pu aussi noter ici plusieurs exemples où le découpage ethnique ne peut être que très imparfaitement retrouvé par le canal des productions céramiques. On constate que les cultures matérielles enregistrent les différenciations ethniques actuelles avec plus ou moins de force, qu'elles témoignent d'évolutions autres. Les regroupements sur la base des traits technomorphologiques et décoratifs des ensembles de poterie exposés au § 2 ne coïncident pas avec le découpage traditionnel des ethnies locales. Ils partitionnent, plus largement parfois si on n'utilise qu'un trait technique, plus étroitement si on en utilise un autre... Les traditions maslava et de Tokombéré, par exemple, sont produites par un grand nombre d'ethnies alors que les Mafa septentrionaux produisent une céramique différente de celle des Mafa méridionaux (45).

Pouvons-nous en déduire le caractère pan-ethnique des cultures archéologiques de l'AFM (Mongossien et Salakien) remarquables par l'importance de leur extension spatiale ? Nous pouvons tout au plus observer que, à l'instar des productions actuelles, ces cultures semblent naître d'un processus de recomposition "ethnique" induit probablement par l'apparition de nouvelles populations à l'AFA.

La séquence chronoculturelle de l'Âge de Fer exposée au § 2 est en effet composée d'une phase de relative stabilité (l'AFM) encadrée par deux phases de "restructurations" (l'AFA et l'AFF). Les cultures matérielles associées aux périodes critiques, de par leurs modes variés de successions/évolutions, nous laissent entrevoir une suite de phénomènes certainement révélateurs de faits sociaux plus globaux. Pourtant, nous devons bien reconnaître que, sauf exceptions, elles nous renseignent surtout sur la complexité et l'hétérogénéité des groupes sociaux qui en sont les créateurs et, par là même, sur la complexité des processus qui ont conduit aux groupes ethniques actuels, mais pas sur la nature de ces processus. Ainsi, nous pouvons nous interroger sur la nature des phénomènes qui ont conduit aux changements techniques observés aux différentes phases du Salakien. Seraient-ils

significatifs de simples acquisitions et choix techniques, d'un changement ethnique des potières ? Dans cette dernière hypothèse il faudrait admettre que le "style" de la production continuerait d'être imposé par la population autochtone et par là-même admettre son rôle prépondérant. Faut-il alors en déduire la possibilité d'un statut particulier des potières ?

À l'inverse, le changement des décors et des formes marquant le début du Post-Salakien serait-il la marque d'une suprématie tardive des introduceurs de la chamotte, la conséquence d'une modification du statut des potières ou faut-il à nouveau envisager un nouvel apport humain ?

La transition Mongossien-Tagamré I, quant à elle, semble indiquer une "fusion" des styles et des techniques qui suggère une cohabitation sans domination réelle de deux groupes distincts.

Cette hétérogénéité des hypothèses interprétatives tient certes aux insuffisances des données tant ethnologiques (46), géochronologiques qu'archéologiques, mais plus encore à la non-comparabilité de ces données. L'ethnie est définie par tout un faisceau de traits, la culture en archéologie ne dispose pour sa définition que des résidus matériels de l'ethnie, le plus souvent, de plus, tronqués ou remaniés. Elle n'est qu'une pâle image d'une réalité elle-même critiquée.

De plus, le concept d'ethnie fige une réalité, légitimement perçue et vécue inchangée par les individus qui l'incarnent, mais qui, sur le temps long et dans l'espace, est toujours en évolution. L'ethnie se fait et se refait sans cesse même si, dans le temps historique, elle persiste dans son être et même dans son vouloir-être... Les vivants d'ailleurs agissent de telle sorte que le passé reste lié au présent afin d'affronter le futur. Les individus eux-mêmes maintiennent l'ethnie en même temps qu'ils la font évoluer.

Il demeure cependant que ce discours de la tradition orale s'articule toujours autour de "noms de peuples", c'est-à-dire en fait d'ethnonymes. Le chasseur, personnage si souvent fondateur, ne vient pas de nulle part, n'est pas sans appartenance ethnique. Mais, tout en même temps, il fonde une autre ethnie. Il y aurait donc plusieurs niveaux d'interprétation des ensembles décelés dans le réel anthropologique, celui de l'ethnie ne nous semblant pas pouvoir être supprimé.

(45) Cette inadéquation n'est cependant pas générale puisque la céramique toupouri ne peut être confondue avec aucune autre production régionale.

(46) L'ethnologie du Cameroun du Nord s'est bien peu souciée de la seule dimension utilisable : la culture matérielle des peuples auxquels elle s'intéressait.

La tendance actuelle est, pour les ethnologues, de remettre en cause le concept d'ethnie, soit pour les raisons analytiques que nous venons d'énoncer (M. Conkey, 1990 : 12, cité par N. David *et al.* 1991 : 171), soit pour des raisons idéologiques (J.-L. Amselle et E. M'bokolo, 1985 ; N. David *et al.*, 1991) (47) où l'administration coloniale est mise en cause dans les dénominations ethniques. Ces deux ordres de "raisons" ne sont pas toujours bien dissociés d'ailleurs, malgré l'enveloppe scientifique, et l'on aimerait savoir si ces auteurs accepteraient de traiter pareillement les Peuls, "grands codeurs des origines" (A. Adler *in* C. Tardits, ed., 1981 : 102) et, entre autres, grands baptiseurs de peuples. Les premières raisons, tout à fait recevables, ont un fondement certain, vérifié, comme nous l'avons vu, dans l'analyse des généalogies ou des cultures matérielles.

Cette remise en cause, si elle est justifiée, pose deux problèmes aux archéologues et aux historiens en général :

- comment interpréter les groupements récurrents de traits dont nous parlions plus haut, qu'il s'agisse de l'ethno-histoire ou de l'archéologie ? Dans le premier cas, l'auto-référence des individus peut servir, mais dans le deuxième ?
- comment "faire de l'histoire" si nous ne parlons pas de la même chose dans les deux disciplines concernées ? S'il y a des peuples/ethnies en histoire, quoi qu'on en dise, comment les affilier à des unités définies autrement ?

Pour interpréter, il faut une "théorie". Si les chercheurs se prémunissent, avec raison, contre la notion de l'ethnie comme groupe "en soi" ou à l'unicité inhérente, l'ethnie reste un des meilleurs moyens de discussion ou de saisie du réel anthropologique. Les scientifiques doivent passer par le moyen de ces "ethnies" (peuples/groupes) qui se présentent, par les individus ou en masse, avec une histoire, sous un nom. L'ethnie est le premier référent politique réel dépassant pour un individu ses références de parenté et d'alliance, ainsi que ses diverses sphères d'activités. Lui préférer les lignages ou les clans qui composent l'ethnie ? C'est s'apercevoir qu'ils ne sont pas plus homogènes et déplacer le problème... On assiste là à une fuite en avant dans un découpage de plus en plus poussé du réel anthropologique dont on voudrait pouvoir mesurer après les résultats analytiques, l'opération-

nalité interprétative face, par exemple, à divers *corpus* de poteries classées par l'archéologue (48). Ce réductionnisme de méthode copié des sciences "dures", pour légitime qu'il soit, a-t-il produit des résultats équivalents à ceux obtenus en physique ? Les découpages de la physique elle-même ont posé problème au point qu'une nouvelle physique, fondamentalement différente de la physique classique, a dû être créée, à une certaine échelle du réel (physique quantique). En attendant, si jamais il était légitime de traiter de l'anthropologie comme du physique, dans l'ordre de la méthode du moins, ne devrait-on pas travailler avec les unités qui recouvrent le mieux, pour le moment, le réel anthropologique tel qu'il est vécu ? Ou bien encore le "niveau de précision" impliqué par le concept d'ethnie n'est-il pas le plus pertinent, momentanément, pour nos objectifs ?

Quel que soit le niveau d'interprétation choisi, ne doit-on pas toujours faire appel malgré tout, et implicitement parfois, à ce concept d'ethnie ? Sa nécessité éclate par exemple aussi, dans une discussion critique à propos des bornes innées qu'on lui prêterait (N. David *et al.*, 1991), discussion où les auteurs participent malgré tout, et à la suite d'autres (C. Seignobos, 1986, 1991) à l'inflation ethnonymique du Cameroun septentrional. Comme si, tout en sonnant le glas des ethnies "traditionnelles", ils ne pouvaient que donner naissance à d'autres, définies tout aussi vaguement, soulignant par là combien ce concept est un outil utile, à défaut d'une véritable définition du réel.

Les archéologues, par prudence, utilisent le terme de "culture" pour éviter de considérer les groupements de traits récurrents comme indicatifs directs d'une ethnie. Mais ce terme recouvre, au moins partiellement, le contenu du terme "ethnie". La précaution est utile mais elle masque mal combien nombre de méthodes et techniques de l'archéologie s'appuient implicitement sur ce concept. Comment d'ailleurs faire autrement pour l'archéologie que d'y avoir recours ? Comment ensuite serait-il possible à l'archéologie d'avoir recours à d'autres bases théoriques que celles de l'anthropologie ? Pour le moment, l'état théorique de l'anthropologie fournit avec le concept d'ethnie un outil opérationnel pour la saisie, à un certain niveau, des faits archéologiques.

Il est clair dans l'exposé succinct du § 2 que, recoupant, découpant ou recollant des ethnies ou

(47) Les premières, les seules admissibles, sont d'ailleurs celles utilisées, entre autres, par les secondes pour étayer leurs conclusions.

(48) Ou face à la réalité ethnique identitaire telle qu'elle se manifeste chaque jour...

morceaux d'ethnies ou, si l'on préfère, des groupes, à l'aide d'associations de traits de la culture matérielle, c'est la notion d'ensemble qui sert à manipuler le matériel. Les intersections sont systématiquement recherchées, les plus riches étant repérées et retenues pour "qualifier" des cultures. On réussit ainsi à dresser un tableau d'ensembles et de groupements d'ensembles... Le tableau est dressé de la même façon en archéologie, sur une base identique mais beaucoup plus étroite (§ 1). En effet, et le langage le transcrit, dans le premier cas ce sont les ethnonymes qui servent de base de départ. Ils sont soit regroupés, soit découpés (Mofoud/Mofou-nord), soit même accompagnés de nouveaux ethnonymes (Doumwa, Zoumaya, Boboy, Mourgour...). Cette méthodologie ensembliste repose sur le concept d'ethnie, dissimulé en archéologie sous le terme de culture.

La similarité entre les deux tableaux est révélatrice, sauf qu'en situation ethnologique, il y a ou non confirmation immédiate des groupements ou des exclusions aux différents niveaux où les individus sont interrogés/convoqués par les circonstances, confirmation concrétisée ou non dans la culture matérielle d'ailleurs. Sauf aussi, qu'en situation archéologique on ne peut partir d'un "donné" ethnonymique.

On s'aperçoit, en fait, que le concept porté par le terme d'ethnie fonctionne dans tous les cas de l'anthropologie, comme concept global autorisant la saisie du réel. Il fait partie du métalangage théorique de l'anthropologie et, de ce fait, autorise le raisonnement à un niveau "englobé" (49) : celui des composants de l'ethnie. Il faut disposer du terme dans sa généralité englobante, et ici dans son imprécision, pour en parler (et le critiquer) au niveau où l'on peut être précis (50).

Nous avons donc fait comme nos collègues, qui éreintent le terme tout en réservant des noms de groupes à toutes les pages, faute de pouvoir faire autrement. Nous avons exposé les conclusions variées dont nous parlions au début à l'aide du concept d'ethnie comme véritable existant opération-

nel, éventuellement politique, des différents groupements locaux. Ce choix théorique entraîne une (ou des) méthode(s) d'étude en fonction desquelles le matériel disponible a été traité. La méthode, classique, qui découle de notre choix, consiste à déduire de l'isomorphie entre les groupements de traits reconnus par l'anthropologie sous le terme d'ethnies, et des groupements de traits archéologiques, que ces derniers représentent des ethnies.

Autre problème mais non des moindres, si, comme nous le disions, une histoire est à construire, c'est à partir de l'existant ethnique actuel, réel et plus ou moins acculturé. Comment le rattacher à un passé qui ne se définirait plus du tout en termes ethniques ? À la recherche d'une histoire basée sur les nouveaux niveaux d'analyse infra-ethniques, les scientifiques parcellisent une certaine réalité de l'histoire : l'histoire perçue et vécue, au point de la rendre quasi individuelle et à ce moment privée de sens. Comment proposer à ceux qui nous le demandent une "histoire" qui ne les rattache pas, d'une certaine façon, à un groupe positionné dans le temps et l'histoire ? À la priver de chair, l'histoire ne concerne plus directement les vivants comme s'il fallait penser aux lois de la physique classique chaque fois que l'on joue au ballon...

Les archéologues partent donc d'une "théorie", aussi peu claire et élaborée soit-elle : derrière la notion de culture, c'est le concept d'ethnie qui fonctionne. La méthode de définition de ce terme repose sur la théorie de la culture/ethnie comme groupement de traits, récurrent et auto-référent, dans le temps et l'espace par opposition, si floue soit-elle, avec tel autre groupement de traits, voisin ou successeur. Ce groupement de traits se fait sur la base de traits technologiques, morphotechniques et décoratifs plus ou moins présents comme fonds, dans lequel les groupements puisent et sélectionnent.

5. CONCLUSIONS SUR LE DIAMARÉ

Dans l'état actuel des recherches, il est difficile de définir clairement un AFA au Diamaré dans la mesure où, de l'acquisition d'objets métalliques par des populations technologiquement "néolithiques" à l'acquisition de la technique métallurgique, plusieurs siècles semblent s'écouler (du III^e aux V-VI^e siècles). Le "catalyseur" de ce changement semble bien être l'installation de populations de métallurgistes originaires de la plaine péritchadienne dans notre zone. Si l'incidence de cette mutation

(49) Il est clair, cependant, que ce métalangage en l'occurrence relève plus d'un langage naturel plus ou moins soigné et enrichi que d'un strict langage scientifique. Ceci explique en partie l'imprécision, les redites, les incompréhensions, etc., chacun entendant "ethnie" à sa façon.

(50) À l'image de la théorie de Gödel : on ne peut discuter la théorie de l'ethnie en ne faisant appel qu'à des concepts analytiques internes à cette même théorie. Il en faut accepter au moins une définition plus large, éventuellement moins solide.

est rapide et spectaculaire (occupation des plaines), les groupes métallurgistes exogènes ne semblent pas éliminer la culture des groupes néolithiques locaux (Tsanaghien) puisque le Salakien est indiscutablement héritier du Tsanaghien.

Si le Mongossien est bien issu de la " culture de Moundour ", nous pouvons même imaginer un partage de la plaine par les différents groupes. De fait, dès les VI-VIII^e siècles, les deux cultures de l'AFM identifiées semblent enracinées chacune dans un " terroir " précis : le Salakien au Diamaré central autour de Maroua, le Mongossien de part et d'autre du cordon. Ces deux cultures d'origines partiellement exogènes semblent se greffer sur un fond " néolithique " local encore mal connu, comme pourrait l'indiquer la présence systématique de l'impression au peigne. Ainsi, le stock des techniques, formes et décors semble présent dans la région depuis près de deux millénaires. À un certain niveau de généralité, il est commun à la plupart des cultures identifiées.

Vues sur le long terme, ces deux cultures montrent des évolutions différentielles soit technologiques, soit morphodécoratives, soit les deux à des degrés divers, mais, dans chaque cas, des traits relient toujours telle " phase " à telle autre précédente comme si on se passait le relais. Elles paraissent aussi évoluer indépendamment l'une de l'autre sans que l'on puisse exclure des échanges⁽⁵¹⁾. Cette autarcie apparente, encore plus sensible dans le Mongossien que dans le Salakien, est un des phénomènes majeurs qui émergent de l'étude de l'AFM.

Pour le Salakien, on voit tout au long de la séquence chrono-culturelle, des changements techniques importants associés à la persistance d'un " noyau " morpho-décoratif qui permet de conserver la dénomination de Salakien jusqu'au XIII^e siècle. Au terme de cette phase, le changement technique (chamotte) déjà perceptible, s'impose et s'accompagne d'un changement " culturel " pour donner le Post-Salakien. Ce changement n'est pas une rupture. Nous proposerions de considérer qu'il y a eu apparition d'une nouvelle technique, adoptée telle quelle par contacts, troc ou par échanges des femmes potières, puis adoption, avec un

temps de retard, des traits culturels associés à cette technique et véhiculés par les potières. Ceci pourrait correspondre à la transformation d'une ethnie ancienne bien caractérisée (Salakien) en une nouvelle ethnie (Post-Salakien).

Le Mongossien au contraire est d'une remarquable stabilité à travers les deux stades de l'AFM. Il est possible que, isolé sur son site au milieu des inondations, chacun des groupes mongossiens ait perduré dans une exploitation répétée (sorghos *caffra* et *durra* ensuite) de son aire jusqu'aux frontières de celle des autres, et ceci, jusqu'à épuisement des sols et jusqu'aux chocs politiques... Cet isolement général dans un milieu difficile et cette autarcie relative sur chaque site sont peut-être à l'origine des variantes observées sur matériel céramique affleurant sur les gisements pourtant voisins (Kayam, Mongossi, Djiddéré Saoudjo). La variabilité au sein d'un même ensemble culturel semble beaucoup plus importante que celle constatée au Diamaré Central, topographiquement plus accessible. Cette autarcie semble toutefois tempérée par les relations suivies et apparemment croissantes entretenues avec les tenants de la " culture des massifs ".

Il nous manque encore des éléments pour apprécier cette dernière culture. Si l'apparition de la " culture des massifs " est bien contemporaine de celle du Post-Salakien, elle pourrait constituer un bon intermédiaire entre les deux cultures de plaine présentes à l'AFM2. Si le type d'inhumation, comme la morphologie et la technologie des céramiques, rapproche la culture des massifs du Mongossien, les décors ornant ces mêmes céramiques sont en effet proches de ceux connus au Post-Salakien.

Ces modes d'évolution contrastés soulèvent des interrogations quant à l'organisation sociale, économique et politique des groupes en présence. A-t-on affaire à des " ensembles ethniques " (ou pan-ethniques) exclusifs les uns des autres ? Actuellement, tout pousse à le penser pour ce qui est des deux cultures de plaine tant les milieux exploités, les modes d'occupation, les motifs décoratifs, les modes d'inhumation et les objets diffèrent.

La seule certitude que nous ayons aujourd'hui est que le sud du cordon dunaire et les premiers piémonts apparaissent comme les frontières/lieux de contacts de ces cultures jusqu'à la fin de l'AFM.

À l'intérieur de ces ensembles, le matériel étudié disponible laisse soupçonner des groupes ethniques plus petits que les cultures définies à l'AFM. Ainsi Goray diffère de Salak, comme différent aujourd'hui par exemple les productions céramiques des Mada, des Guemjek et des Mofou Diamara-

(51) Seuls deux tessons caractéristiques du Mongossien ont été retrouvés dans les niveaux anciens des sondages réalisés à Salak en 1989. Cette perméabilité très relative semble surtout être intervenue aux premiers siècles de l'AFM.

ré, pourtant très proches et regroupées sous le terme de "tradition de Tokombéré" (52).

La dichotomie Nord-Sud semble globalement préservée durant l'AFF. Pourtant, il n'est pas exclu que des groupes issus du même courant migratoire d'axe Nord-Est/Sud-Ouest soient à l'origine de l'introduction de la chamotte dans les aires salakienne et mongossienne.

Il est ainsi possible que le courant migratoire majeur affirmé par les traditions orales et qui se poursuivra jusqu'au seuil de la période coloniale trouve ses fondements dès le X^e siècle dans la plaine centrale. Cette région est parcourue de *maayo* orientés parallèlement à l'axe migratoire Nord-Est/Sud-Ouest et l'on peut donc aisément imaginer que ces derniers ont été les principales voies de circulation. Si cette hypothèse se vérifie, il faudra alors admettre que l'afflux des populations immigrées fut très progressif. Dans ce cas de figure, il aura fallu trois siècles pour qu'un bouleversement des décors et des formes déjà pressenti au X^e siècle s'impose (Post-Salakien), marquant peut-être ainsi une suprématie démographique des nouveaux arrivants.

En revanche, dans l'aire mongossienne et dans les massifs, il faudra attendre les XVI-XVII^e siècles pour voir apparaître les modifications qui ont affecté les cultures de la plaine centrale six siècles auparavant. Sans que l'on puisse parler de rupture totale, il est manifeste que le Mongossien et la "culture des massifs" se voient immédiatement submergés par plusieurs autres cultures matérielles. Celles-ci se succèdent (comme à Tagamré) ou se mêlent (Tchoukol et Moundour), illustrant ainsi "la redistribution des cartes" qui aboutira très rapidement à un ensemble de recompositions ethniques.

Ainsi, à l'AFF (à partir du XVI-XVII^e siècle) on assiste à une sorte d'accélération de l'histoire. Les cultures se différencient, se fragmentent et se succèdent vite par rapport aux évolutions constatées à l'AFM. En même temps, sur un fond morphotechnique commun, elles divergent très nettement de celles de l'AFM et se morcellent. Ainsi, à l'inverse des buttes de l'AFM, les occupations de Tagamré semblent correspondre à de brèves étapes migratoires de populations encore non stabilisées. Les cultures matérielles de l'AFF pourraient ainsi être attribuables à des petits groupes plus ou moins culturellement apparentés qui, après avoir

traversé la plaine, se sont installés sur les massifs-refuges les plus accessibles où ils se sont mêlés aux groupes "autochtones" avant de poursuivre plus avant dans les montagnes (53). Certains de ces groupes pourraient avoir introduit et/ou diffusé dans le Diamaré septentrional certaines techniques telles que la métallurgie du bronze, l'utilisation de la chamotte et le montage au tampon ou au moule des céramiques.

L'afflux de groupes différents, véhiculant chacun leurs traits techniques et obligés pour survivre de s'associer entre eux et avec les populations autochtones, a entraîné une refonte presque totale des différentes cultures matérielles. Cette refonte, encore activée au XIX^e siècle par l'occupation de la plaine par les Peuls, puis par le développement des marchés, lieux d'échanges par excellence, aboutira au seuil de la période historique aux cultures matérielles actuelles.

L'interprétation des données archéologiques concernant l'AFF correspond à ce que l'histoire nous apprend par fragments quant aux empires, royaumes et invasions diverses qui ont traversé le Diamaré ou y ont entraîné des bouleversements (C. Tardits ed., 1981).

Du XVI^e au XVIII^e-début XIX^e siècles, on assiste à l'émiettement des vieilles civilisations appelées "paléosoudaniennes" par P. Péliissier (1980), civilisations qui nous semblent avoir caractérisé l'AFM. L'Histoire entre brutalement dans les villages, jusqu'ici fermes indépendantes reliées librement les unes aux autres (mariages, troc, mythes et institutions), pour entraîner un remodelage ethnique à la fois géographique et culturel. Mais les vieilles ethnies toujours attachées à leurs libertés ancestrales recréent, chaque fois que possible, sur la base de leur savoir antique, des identités nouvelles qu'elles emblématisent en partie dans leur poterie. Ce sont ces identités qui constituent la scène traditionnelle rencontrée par les ethnologues.

(52) L'équipe M.A.P. voit dans la céramique guemjek un intermédiaire entre les traditions maslava et de Tokombéré (N. David et al., 1991 : 173).

(53) Des "fossiles directeurs" de Tagamré I ont été repérés au pied de différents massifs-îles en bordure de plaine. Ces indices, de par leur rareté relative, rendent compte plutôt d'un éclatement de ces groupes au contact d'autres groupes (en particulier des groupes véhiculant la "culture des massifs") que d'un quelconque contrôle politique régional.

6. BIBLIOGRAPHIE

1. BARBERY J. et GAVAUD M. (1980) : Carte pédologique du Nord-Cameroun à 1/100 000, feuille Bogopouss. Notice n° 8, ORSTOM, Paris.
2. BONTE P. et IZARD M. (1991) : Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie. Paris, PUF.
3. BRABANT P. et GAVAUD M. (1985) : Les sols et les ressources en terre du Nord-Cameroun. ORSTOM-MESIRES, Paris.
4. CALVOCORESSI D. (1977) : Yagha ware : an experiment in dating archaeological material by oral tradition. *West African journal of Archaeology* 7.
5. CONNAH G. (1981) : Three thousand years in Africa. Cambridge University Press, G.-B., 267p.
6. CONNAH G. (1984) : An archaeological exploration in southern Bornou. *The African Archaeological Review*, 2 : 153-171.
7. DAVID N. *et al.* (1989) : Between bloomery and blast furnace : Mafa iron-smelting technology in north Cameroon. *The African Archaeological Review*, 183-208.
8. DAVID N., GAVUA K., STERNER J. (1988) : Why pots are decorated ? *Current Anthropology* 29, n° 3 : 365-379.
9. DAVID N., GAVUA K., MCEACHERN S., STERNER J. (1991) : Ethnicity and material culture in North Cameroon. *Canadian Journal of Archaeology* XV : 171-177.
10. DELNEUF M. (1989) : La céramique néolithique du Sahara Occidental. Approche archéologique et ethnoarchéologique. *Thèse de Doctorat de 3^e cycle*, Univ. de Paris X, A.N.R.T., Univ. de Lille III, 456 p.
11. GAUTHIER J. G. (1979) : Archéologie du pays Fali, Nord-Cameroun. Ed. C.N.R.S., Paris.
12. GAVUA K.B. (1990) : Style in mafa material culture. Ph.D., University of Calgary, Ms 268 p.
13. LANGLOIS O. (1991) : Projet pour l'étude des populations de l'Âge du Fer récent au Diamaré (Cameroun septentrional). *Mémoire de DEA*, Université de Paris I-Panthéon Sorbonne, Ms 105 p.
14. LEBEUF J.-P. (1961) : L'habitation des Fali, montagnards du Cameroun Septentrional. Hachette, Paris.
15. LEBEUF J.-P. et Masson-Detourbet A. : *L'habitation La civilisation du Tchad*. Payot, Paris.
16. LEBEUF J.-P. et A. : *Les arts du Sao*. Ed. du chêne, Paris, Paris.
17. LEBEUF J.-P. et A., TREINEN F., COURTIN J. (1980) : Le gisement Sao de Mdaga (Tchad). *Soc. d'Ethnographie, Afrique Ancienne* 2, 214 p.
18. MCEACHERN S. (1990) : Du Kunde : processes of montagnard ethnogenesis in the Northern Mandara mountains of Cameroon. Unpublished Ph.D., Ms. 406 p., University of Calgary (Canada).
19. MCEACHERN S. (1991) : Les gens de Ngolélé : an examination of prehistoric ethnic relations in the Northern Mandara Mountains. Actes du IV^e Coll. Intern. MEGA-TCHAD, Paris 14-16 Septembre 1988, ORSTOM-CNRS, Collection "Colloques et Séminaires ORSTOM", vol. III, J. Boutrais (ed.) : 165-192, Paris.
20. MCINTOSH R.J. (1989) : Middle Niger terracottas before the Symplegades gateway. *African Arts* 22-2 : 74-83.
21. MARLIAC A. (1982) : Recherches ethnoarchéologiques au Diamaré (Cameroun Septentrional). *Travaux et Documents de l'ORSTOM n° 151*, 1 carte H.T.
22. MARLIAC A. (1991) : De la Préhistoire à l'Histoire au Cameroun septentrional. Coll. Études et Thèses de l'ORSTOM, 2 vol., 944 p., 1 carte H.T.
23. MARLIAC A. (1992) : Esquisse géoarchéologique de l'évolution des sociétés pendant les deux derniers millénaires au Diamaré (Cameroun septentrional) : les données disponibles et leur intégration. In Marliac A. (ed.), 1992, "Milieux, sociétés et archéologies" ORSTOM-Karthala : 197-209.
24. MARLIAC A., RAPP J. et DELNEUF M. (1984) : Reconnaissances archéologiques au Cameroun septentrional. Le sud du Diamaré, la région de Sanguéré au sud du Garoua, traces archéologiques d'un peuplement de langue Bantou dans la Haute-Bénoué. Multigraphié, 80 p., 4 cartes, photos, 10 dessins, ORSTOM-MESRES, Cameroun.
25. PÉLISSIER P. (1980) : L'arbre dans les paysages agraires de l'Afrique Noire. *Cahiers ORSTOM, Sc. Humaines*, XVII, n° 3-4 : 131-136.
26. QUÉCHON G. (1974) : Un site protohistorique de Maroua (Nord-Cameroun). *Cahiers ORSTOM, Sc. Humaines*, XI, n° 1 : 3-46.
27. RAPP J. (1984) : Quelques aspects des civilisations néolithiques et postnéolithiques de l'extrême Nord-Cameroun. Étude des décors céramiques et essai de chronologie. *Thèse de 3^e cycle*, Univ. de Bordeaux I, Ms 390 p.
28. SEIGNOBOS C. (1984) : Instruments aratoires du Tchad méridional et du Nord-Cameroun. *Cahiers ORSTOM, Sc. Humaines*, XX, n° 3-4 : 537-573.
29. SEIGNOBOS C. (1986) : Les Zumaya ou l'ethnie prohibée. *Comm. au III^e Colloque Intern. MEGA-TCHAD*, Paris 11-12 septembre 1986, Ms.
30. SEIGNOBOS C. (1991) : Les Murgur ou l'identification ethnique par la forge (Nord-Cameroun). *Comm. au IV^e Colloque Intern. MEGA-TCHAD*, Paris 14-16 septembre 1988. *Colloques et Séminaires ORSTOM*, vol. "Forge et forgerons" : 43-226.
31. SEIGNOBOS C. et TOURNEUX H. (1984) : Note sur les Baldamu et leur langue (Nord-Cameroun). *Africana Marburgensia* XVII, 1 : 13-30.
32. SOPER R. (1985) : Roulette decoration in African pottery : technical considerations, dating and dis-

- tribution. *The African Archaeological Review* 3 : 29-52.
33. TARDITS C. (ed.) (1981) : Contribution de l'ethnologie à l'histoire des civilisations du Cameroun. Coll. n° 551 du CNRS, Paris.
34. VINCENT J.-F. (1992) : Princes montagnards du Nord-Cameroun. Paris, L'Harmattan, 2 vol.
35. WAHOME E.W. (1989) : Ceramics and history in the Iron Age of North Cameroon. *Unpublished M.A. Thesis*, University of Calgary (Canada).